

Jean ALPHONSE

Abrégé

de métaphysique scientifiée



SAVOIR ET CROIRE À POUVOIR PARTICIPER DU FUTUR
l'engagement de progresser par soi-même
dans les inséparables coordonnées du vrai du beau du bien

Réflexions candides sur l'épistémologie, *vivons-nous avec les modernes l'époque d'un inter-âge obscurantiste à permettre un renouveau de la pensée ?* 2005, ISBN 2-9504817-3-6

Heuristique de l'émergence métascientifique, *avec Paul Janet, la clé d'une réflexion émancipatrice des enseignements à faire époque*, 2009, ISBN 2-9504817-4-4

Algèbre des équations qualitatives, *permission de concevoir ce qui convient à chacun dans le champs du pensable*, 2014, ISBN 2-9504817-7-9

Science métaphysique et codomains: publication ISBN 2-9504817-1-X (vol. 1 à 6) de 2010 (réécriture des précédents Cahiers édités entre 1995 et 1997, avec :

0 aitia *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*

1 theoretike *Catégorisation de continuums contractuellement complémentaires*

2 sema *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*

3 ergon *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*

4 ontos *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*

5 lexis *Vocabulaire de métaphysique, avec la bibliographie des ouvrages cités*

Évolution épistémique la plus probable pour que progresse le potentialisé dans l'humanité, *exposé sommaire à introduire la thèse proposée*, 2011, ISBN 2-9504817-5-2

Sophia *L'invisible lien entre savoir et croire*, 2012, ISBN 2-9504817-6-0

Ces ouvrages sont en libre accès sur le Web.

Édité par l'auteur: 2007, première publication en html, 2014, seconde publication en pdf

Contact: jean.alphonse@free.fr

Copyright: Attendu le constat de ce que la compétence humaine ne progresse qu'au détriment des tribalités concurrentielles, l'auteur accorde pour la présente publication une licence de libre usage, en encourage la reproduction ainsi que la diffusion par tous les moyens techniques de dématérialisation de l'information, tout en autorisant sa commercialisation par les intermédiaires traditionnels du livre, dès lors que celle-ci adienne sans appropriation des droits préjudiciables aux libertés d'entreprendre, ou les contrariant.

Application au questionnement métaphysique de la théorie des ensembles, ainsi que la sémiotique et la systémique, afin de dépasser l'actuel clivage entre croyance et connaissance (*Application to metaphysic enquiry of the set theory and the semiotics, in an attempt to overcome the present cleavage between belief and knowledge*). Le présent abrégé est à pouvoir se représenter en une vue d'ensemble de ce qui est développé dans les *Cahiers de Science métaphysique et codomaines*.

TABLE (suivre les liens)

- 1 Métascience: définition, champ d'application, ce qui la justifie comme recherche en continuité de la clôture épistémique contemporaine
- 2 Aspects historiques des limitations doctrinales de l'acte scientifique
- 3 Dépasser le stade d'observateur d'une réalisation progressive de la nature, isolée d'une raison allant avec la notion d'effet attendu
- 4 Le néant posé scientifiquement à l'origine des transformations métamorphiques du monde
- 5 Amalgame entre génération et transformation
- 6 Une finalité compétente, comme effet attendu épuisant acquisitions et devenirs du monde
- 7 Fondement du concept de contractualité des réalités complémentaires entre elles
- 8 Pénétrer l'endocosme
- 9 Éléments de théorétisation du fondement contractuellement tripartite de l'avènement de l'Univers
- 10 Nombres, sèmes et fonctions
- 11 Continuum
- 12 Sur l'animation humaine
- 13 Théorie de l'ensemblement des individuations contractuelles
- 14 Continuum fondamentaux complémentaires entre eux, à permettre une indéfinité de réalités mixtes
- 15 Sur le produit sémiotique des mentalités
- 16 Disposition holo-ensembliste à l'examen des connaissances acquises en sémiotique
- 17 Ternalité
- 18 Dépasser la théorie du sens fondée sur la négation du tiers exclu
- 19 Différence entre savoir et connaître
- 20 Sens multi-ordinaux et dynamique des significations
- 21 Discriminer entre tout et totalité par la sémasynthèse
- 22 Incidence sur une cosmogonie rationnellement construite
- 23 Le virtuel et le potentiel
- 24 Agents du vouloir, du savoir et du pouvoir agir
- 25 Antitypie pour les deixis de l'apparentable, intussusception comme unique existat du complémentaire
- 26 À la différence des savoirs, connaître ne se peut qu'au stricte prorata des implications personnelles
- 27 Sur la notion d'un tiers inclus
- 28 Valeurs relationnelles et raisons d'agir
- 29 Pourquoi discriminer entre être et exister ?
- 30 Idée-force émergente, à l'encontre de la domination d'une pensée unique

Métascience: définition, champ d'application, ce qui la justifie comme recherche en continuité de la clôture épistémique contemporaine

C'est l'astrologie qui conduisit aux lois mathématiques qui permirent l'avènement de l'astronomie, comme c'est des rêveries alchimistes qu'advinrent les lois physico-chimiques enseignées aujourd'hui, quand l'imaginaire reliant ultérieurement chimie et astronomie assurèrent le passage du modèle planétaire de la représentation concrète des atomes, à l'abstraction de la physique quantique. On peut vraisemblablement augurer que ce sont semblablement des croyances théologiques qu'adviendra le formalisme construit d'une métaphysique rendant compte de domaines superstratifs d'existence transcendant la strate des réalités anthropomorphiques.

Le présupposé consiste à prendre en compte l'aperception par l'esprit —l'esprit dont beaucoup aux prises avec l'exocosme sont à confondre avec la pensée mentale qualificative— d'une nature-naturante, complémentaire de la nature-naturée seule prise en compte en science.

Ce qu'on avance sous forme d'introduction *Pour une métascience*, dans la perspective d'entreprendre un pas de plus en avant de la compréhension du fonctionnement de la réalité, n'a pas vocation véricitaire, mais bien valeur désassujettissante du prêt-à-penser contemporain. Pour l'auteur, il ne s'agit pas de faire table rase du précédemment conçu mais, de recouvrer une certaine liberté de mouvement échappant à la clôture intellectuelle de notre époque spécialisée, depuis une idéologie concurrentielle, d'appropriation environnementale. Plus précisément, atteindre à un niveau d'interrogation par lequel il devient possible d'aborder le devenir participatif de l'Univers. Si cette interrogation passe encore par la conciliation de l'examen des moyens, elle ne s'y arrête pas, poursuivant vers l'entendement des fins tenant au potentialisé, en cessant de restreindre la réalité au phénoménologique. Interrogation portée, donc, dans le contexte des effets attendus particuliers aux êtres, tenant au processus d'action qualificative surdéterminant le causé par réaction de la considération enclose par doctrine sur les seules propriétés d'objet.

C'est de ce point de vue qu'on ne saurait faire sans incidence l'économie d'un domaine métaphysique de réalité. Il s'agit d'une connaissance associant les

transformations métamorphiques actualisées de l'Univers (le déjà réalisé), à l'épuisement de ses potentialités ontologiques (le **à réaliser**); en sorte qu'au **concept de complétude performative s'instaurant entre l'état 'réalisé' du monde, et celui du 'à réaliser'**, soit conjoint le statut de compétence finale par épuisement des potentialités de perfectionnement.

Le propos d'une métascience se justifie par les considérations que voici. L'humain, en tant qu'usant parfois de libre arbitre, n'est pas un observateur neutre de la nature, puisqu'il représente un agent actif appartenant à l'Univers en cours de réalisation, et que, comme tel, il est censé participer de l'instance réalisatrice dudit Univers, autant positivement (favorablement) au prorata de ses facultés, que négativement (par contradiction, inertie...). L'efficacité de cette participation, auquel l'aspect entropique est sous-jacent durant toute l'instance performative de réalisation, exige que le questionnement **QUOI** et **COMMENT** de l'interrogation scientifique à propos de la physique du monde, et les réponses données au questionnement complémentaire **POURQUOI** et **QUI**, dans l'interrogation métascientifique à propos d'une existence métaphysique, puissent se corréliser à la réflexion philosophique médiane reliant **COMMENT** à **POURQUOI** dans la sophia à décider de choix dans la sagesse d'agir.

Après le magnifique aboutissement d'une méthodologie analytique en science, peut poindre la conviction qu'une pensée synthétisante a aujourd'hui la possibilité de construire des ponts conduisant de la physique à la métaphysique. En sorte qu'il devienne possible de découvrir le lieu commun entre la connaissance des propriétés advenant du réalisé et la clairvoyance des vertus d'une conversion poursuivie en direction d'un achèvement de l'instance performative épuisant progressivement des potentialités de perfectionnement selon des occasions. Un nouveau défi surgit ainsi à l'horizon de la race des découvreurs. Il part du postulat que la nature humaine représente une réalité mixte, tout à la fois matérielle et spirituelle. L'avènement d'une métascience émerge alors d'une insuffisance du discours scientifique à rendre compte du monde. Rapprochons les deux thèmes:

science

- son propos: les aspects physiques de la réalité, l'étude de la nature naturée;
- son rôle: accroître le savoir à propos du déjà réalisé de l'instance performative du monde, autorisant de prédire la reconduction des phénomènes depuis la compréhension des conséquences du principe de réaction. On y descend les strates d'organisation en direction d'une ultime atomicité (au sens hellénique de substrat insécable), en partant de la réalité anthropomorphique considérée comme terme supérieur d'une complexification accessible par expérience exocosmique.

métascience

- son propos: les aspects métaphysiques du réel, l'étude d'une nature naturante;
- son rôle: chercher à connaître les finalités épuisant les potentialités de perfectionnement, pour produire la prédication des progrès en devenirs et en acquisitions au monde. Par symétrie complétant l'acte scientifique, le chercheur peut avantageusement progresser des universaux aux singularités individuées, guidé par une méthodologie inductiviste appliquée aux systèmes susceptibles de transcender, en direction d'une unicité existentielle, le niveau anthropomorphique de réalité: son superstrat duquel dérive l'ensemble des attributions déléguées aux parties s'organisant de strate en strate jusqu'au niveau de complexité humaine.

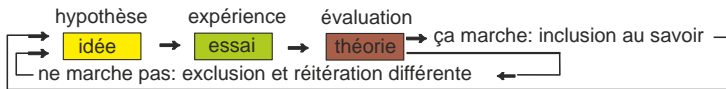
C'est de la coordination des deux formes complémentaires d'appréhension que devrait apparaître le concept d'une nécessaire existence absolue et *in extenso*, conséquemment extratemporelle et non spatiale, causatrice de la multiplicité quasi indéfinie des possibilités d'individuation (être et avoir ici ou là, à ce moment ou cet autre). Nous savons maintenant d'expérience que le Cosmos progresse. Ce constat vient du jugement appliqué à différents états passés du monde, par rapport à son état métamorphique actuel. Mais pourquoi cette évolution, quelle en est la raison et en vue de quel but elle advient? On ne peut y répondre, semble-t-il, que par l'examen des conditions futures du monde soumises à cela vers lequel convergent et sont susceptibles d'aboutir les progressions épuisant des potentialités de perfectionnement.

Le propos métascientifique, en tant qu'il vient en continuité de l'expérience scientifique du monde, a ainsi dans son champ le domaine des réalités métaphysiques. Sa légifération est dans le constat d'insuffisance du moyen scientifique se suffisant de la physique du monde. Savoir comment se transforme le monde permet d'agir sur lui depuis l'adéquation d'un savoir-faire, qui est un faire qualificatif. Mais agir sur le monde dans le sens des accomplissements du potentialisé implique évidemment de cerner les facettes concernant la réalisation de la réalité, donc d'introduire le questionnement s'instituant entre **QUI** et **POURQUOI** à la suite des réponses données entre **QUOI** et **COMMENT**.

Aspects historiques des limitations doctrinales de l'acte scientifique

BACHELARD vit dans l'activité scientifique l'ultime étape rectifiant les erreurs humaines du passé afférentes à la formation du savoir scolastique. En tant que le

savoir ne saurait être producteur d'erreurs s'il est à former des relatives vérités, il semble que nous soyons mieux avertis d'aborder le propos épistémologique à l'exemple des considérations faisant qu'on a le choix de regarder son verre à moitié plein, plutôt qu'à moitié vide: le savoir d'expérience est certes un progrès sur la scolastique, mais est-ce pour autant le terme du processus? Remarquons qu'aux prises avec la doctrine d'une réalité objective en soi, POPPER rabaissa *de facto* l'acte scientifique au niveau du processus d'acquisition d'expérience animal, puisqu'il en circonscrit la progression au sanctionnement de la preuve d'expérience: si dans la suite des essais entre erreurs et réussites, l'entreprise réussit, on en inclue le résultat au savoir, comme preuve véricitaire, l'excluant à l'encontre si cela ne marche pas. Sous sa forme institutionnelle, voilà ce qui légifère aujourd'hui le travail des acteurs de la communauté scientifique. La clôture de l'institution sur elle-même, pour ne progresser que de ses propres reliques, forme déjà insidieusement les œillères décidant de l'expression tacite disant que rien ne peut dépasser son moyen, dans la connaissance du monde méthodiquement circonscrite au schéma suivant.



Historiquement, pourtant, force nous est faite de constater qu'en arrière plan du travail déductif de grands découvreurs, c'est le processus d'induction lié à des convictions métaphysiques sous-jacentes qui reste déterminant. La réalité de ce qui génère des découvertes est donc à contredire la doctrine, puisque la majorité des plus belles découvertes eut pour promoteurs des chercheurs qui donnèrent libre court à leur imagination, allant même jusqu'à outrepasser les règles logiques réduisant, dans leur époque, le cadre épistémologique convenant aux académies. Ce n'est qu'à défaut de pouvoir relier par la raison croyances et savoirs, qu'on fait comme si les premières ne représentaient que les insuffisances des seconds, quand les vrais créateurs, passant outre, répondent à des intuitions et suivent leur inclination intérieure.

Du XV^e au XVIII^e siècle, la science émerge peu à peu des efforts de chercheurs visant la progression des connaissances, au fur et à mesure qu'ils se libèrent du pouvoir liant par dogme l'Église à l'État. Or, notons bien que ce n'était pas la méthode qui était visée, mais la connaissance du monde, puisque la méthode scientifique ne s'élabora qu'*a posteriori*, comme jurisprudence intellectuelle. Il semble que l'histoire se renouvelle maintenant que la production scientifique est, par doctrine et comme savoir-faire, accordée au matérialisme d'un humanisme social historiquement distribué entre l'évitement des efforts de production —c'est en effet la raison d'une quête de rendement technologique— et le pragmatisme du

non partage de l'ainsi produit (la raison capitaliste s'instaurant nécessairement dans les clôtures concurrentiellement territoriales). En clair, la rationalisation du savoir, née en Occident de la pensée grecque pour laquelle l'heuristique n'était aucunement synonyme d'efficacité pragmatique, au sens de **celui qui sait est celui qui réussit**.

La science arrivant à maturité ancrée dans le concret comme savoir pragmatique, entraîne qu'innover dans les conceptions du système métaphysique du monde est tombé en désuétude, pour être maintenant connotée de péjoration. De ne pouvoir sortir d'une éprouvette de laboratoire, les abstractions impondérables de l'esprit restent sans retombée matérialisable, et n'ont alors que peu de novateurs pour raison de n'avoir pas d'utilité dans l'époque.

Quoiqu'on puisse encore longtemps se suffire d'une physique du monde sans fondement métaphysique, la science en reste infirme. C'est comme lui donner des jambes, mais pas de cœur, des mains, mais à manquer d'esprit.

Le comble de l'épistémologie est d'en être venu insensiblement à poser qu'en science le senti supplante la raison à donner force de vérité! Cela resterait sans incidence si la pratique scientifique se contentait de décrire la nature, sans expliquer le fonctionnement de la réalité. Constatons que le concept de causalité stigmatisant la physique produit l'arrêt de la pensée moderne à propos du monde. Sur le principe de cause à effet, le travail analytique d'une pensée positivant dans le matérialisme en ne considérant comme tangible que le processus de réaction entre objets matériels, déboucha sur la doctrine mécaniste d'une nature livrée à elle-même. Tant est qu'usant du raisonnement pour expliquer les événements constatés *a posteriori*, le penseur limite les moyens de son raisonnement à ce dont sa pratique suffit. D'où est que les théories scientifiques s'avèrent au cours du temps régulièrement obsolètes, devant de nouveaux faits à les contredire, ou les remettre en question, puisque par doctrine, elles sont coupées d'un travail d'induction introceptive, à compléter des déductions fondées sur la seule extraception des états métamorphiques du monde.

On peut penser que les clercs de toutes les religions du monde pervertissent leur rôle en se contentant de propager ce qu'il est bon de croire dans les limites de la clôture dogmatique particulière à l'une des traditions à propos des réalités spirituelles. Semblables clercs sont-ils à trahir en science aussi à propos du savoir considéré comme vrai dans les limites expérientielles d'un état du monde *a posteriori* advenant de rien et sans raison? Il semble bien que le paradigme de la génération spontanée fonde l'autogénération du monde comme une imposture scientifique auprès d'une suite captive du pouvoir des mandarins du savoir. Variant et progressant, l'Univers ne saurait être: il devient. Mais un mandarinat des sciences tenant à de glorieuses reliques pour cause de sclérose institutionnelle

confectionne du prêt-à-porter pour intellectuels bon teint. Et c'est depuis celui-ci que leurs suites captives d'étudiants décrochent les diplômes leur donnant procuration afin de prendre part au partage du gâteau. **Cela est à dire que pour cause d'oppositions doctrinales, force nous est faite de considérer les idées philosophiques et le réalisme scientifique comme répondant aussi, au côté des idéologues des religions d'États et d'Églises, à des logiques internes qui sont spécifiques de croissances particulières.** Pour s'établir sur des promoteurs immatures, ces institutions respectables galvanisent donc des concurrences, et produisent des alliances afin de croître, mais sans encore de vraies fonctions synergiques entre elles à établir une connaissance unicitaire depuis le détenu de façon parcellaire en beaucoup d'endroits.

Donc, le protocole scientifique réduit à la preuve d'expérience et aux théories adjacentes serait possible à se suffire de décrire la réalité en cours de formation. Mais par suite des lacunes d'une véritable métaphysique construite, certains scientifiques dérivent à satisfaire un besoin d'explication ne débordant pas le cadre doctrinaire, alors que la majorité des grands découvreurs s'écarte de fait du système posant la prééminence de l'expérimenté sur le conçu en privilégiant l'entendement. Pour désenclaver la pensée du chercheur, EINSTEIN alla même jusqu'à parler de pures créations intellectuelles dans la liberté d'inventer la science formée *a priori*, même à être fondée sur l'observation et l'expérimentation des phénomènes. Il ne jugea pas par là des théories explicatives à surenchérir sur la description du réel, mais de ce qui indexe l'imaginaire comme moyen au service de la raison. Autrement dit, il n'est pas question de dénier le produit des sciences —son étude est immense et passionnante—, il s'agit de montrer les insuffisances d'une connaissance du monde axée sur les seules manifestations accompagnant les transformations métamorphiques du tissu de l'Univers, que l'on considère par doctrine, non seulement livrées à elles-mêmes, mais de plus comme auto-générées.

A.N. WHITEHEAD en montra le sophisme, principalement dans *Le concept de nature* (1920), en introduisant l'idée de processus de solidarité entre toutes les individuations métamorphiques, dans l'espace comme dans le temps. La pensée contemporaine en limita le concept à l'espace, au sens que chaque action locale entraîne des conséquences s'amenuisant, certes, avec les distances, étant propagées jusqu'aux confins du Cosmos en termes d'énergie dissipée dans l'espace-temps. Mais le propos d'une solidarité métamorphique, pour contrarier le principe aveugle des enchaînements de cause à effet selon le hasard, servait d'introduction à des essais préparant une pensée postmoderne à 'digérer' une nouvelle notion, celle de contractualité entre des réalités complémentaires, qu'on trouve tacitement posée dans son essai cosmogonique *Procès et réalité*. Il s'agit

d'un renversement énorme dans l'ouverture des consciences. Par son moyen, le concept de nature ne se fonde plus sur l'existence d'un Cosmos monolithique livré à lui-même, mais en correspondance à des réalités complémentaires fondamentales (irréductibles entre elles), dont les mixtes forment des composés quasi indéfiniment complexifiables dans la réalisation performative du Cosmos épuisant les potentialités d'être, d'avoir et de faire.

Dès lors, le fait d'être et d'avoir, ici ou là, à ce moment ou cet autre, en d'innombrables individuations métamorphiques reposant sur le principe de relation et la relativité de moyens, se trouve distinguée du principe d'existence, complémentirement aphénoménique, autant qu'omnipotentielle et hors processus de réalisation. La supériorité du concept qui pose l'inconditionnelle absoluité ontique comme complémentaire des conditions relatives d'être et d'avoir est en ce que l'organisation métamorphique de ce qui se réalise par abaléité, étant en raison de son altérité, entraîne l'émergence de fonctions nouvelles, reliées à l'entéléchie d'une existence aséitique sous-jacente, cela qui est en soi sans condition.

Remarquons bien que si les connaissances évoluent avec les générations, toute époque eut son lot antagoniste de partisans matérialistes et spiritualistes. Ce qui apparaît nouveau est que, plutôt que d'exclure, commence l'effort de relier rationnellement les deux sortes. Entre un domaine de réalités spirituelles, comme moteur de l'Univers, et la matière dite inanimée pour n'être que mobile (propriétés et réactions physiques), les constitutions biotiques semblent former une interface active surajoutant des réalisations psychiques (effets attendus en réponse à des actions qualificatives).

Variant et progressant, l'Univers ne saurait être: il devient. Et devenant de façon fortuite dans certains de ses aspects, il progresse certainement aussi depuis des effets attendus pour d'autres aspects, malgré le mandarinat actuel des doctrines scientifiques ne prenant en compte que le déterminisme physique. Aussi, comme hier des Copernic confrontés au dogme d'un Cosmos gravitant autour de la Terre, une avant-garde de conceptualisateurs doit certainement aujourd'hui entreprendre les efforts de dépasser le présent arrêt de la communauté scientifique sur l'aspect organiciste d'une nature isolée de sa raison d'être allant avec le principe d'effet attendu. En émergera le débat concernant, non pas une remise en cause de la science, mais la valeur d'un savoir à n'être plus circonscrit à la phénoménologie, encore réduite aux seuls aspects physiques du monde. Cela oppose les défenseurs d'un réalisme inaliénable de la démarche scientifique se suffisant d'analyser l'état métamorphiquement accompli de la réalité, aux nouveaux efforts d'une perspicacité intellectuelle par laquelle on entreprend de réunir le savoir concernant l'état du réalisé, à l'émergence d'une connaissance considérant les potentialités réalisatrices du monde.

Gageons que les inconvénients heuristiques d'interpréter la nature depuis la seule responsabilité des phénomènes physiques, dans l'exclusion doctrinale de réalités contractuellement complémentaires, se feront dans un proche avenir de plus en plus crucialement sentir. L'épistémologie n'a pas seulement pour rôle de fonder, définir et clarifier les règles intellectuelles susceptibles d'une qualification humaine par le savoir, son étude adhère encore au rôle de dénoncer des égarements de la pensée. Grâce à son progrès, les résurgences superstitieuses diminuent au cours des siècles. L'ignorance générant ses propres exploitants de la crédulité, c'est encore à actualiser ce progrès qu'on évitera une dogmatisation du savoir scientifique nourrie d'intérêts particuliers. L'avènement d'une métascience peut conséquemment s'ensuivre comme adjuvant à prendre soin du libre mouvement des penseurs, tout comme l'avènement du protocole d'expérience scientifique libéra le travail des penseurs du carcan de la scolastique moyenâgeuse.

Pour faire court, disons qu'en émergeant de l'irrationnel et des superstitions, la pensée physicaliste eut pour conséquence d'écarter les connaissances ne pouvant être entérinées par l'expérience. Se limitant à décrire du monde l'état métamorphiquement réalisé en substance et tentant de prédire la suite de causalités reconduisant de tels états, la science a un produit: le savoir et ses retombées qualifiantes ne visant que les aspirations de l'humanité réduites aux actions qu'elle entreprend sur son environnement pour elle-même. Aussi apparaît-il clair que l'invention de nouveaux appréhendements de la réalité engage l'avenir des connaissances susceptibles de servir l'humanité dans son essence: sa propre raison d'être à l'Univers. La pensée physicaliste, en consacrant exclusivement à l'analyse du réel advenu, ne peut conséquemment voir dans le tout que la somme des parties. La méthodologie réductionniste à faire les lunettes au travers desquelles on observe scientifiquement le Cosmos, induit l'amalgame sémantique entre **tout** et **totalité**.

Explication. Dans l'indéterminisme de la personne sous-jacent à l'instauration de son libre-arbitre, la conduite de soi ne tient pas plus au droit d'usage, qu'aux limites naturelles de libres mouvements allant avec des occasions. Il s'agit de l'émergence d'une faculté déterminative dans l'humanité. Aussi est-ce dans ce cadre, semble-t-il, qu'il n'y a d'individuellement logique que cela qui se trouve en coïncidence avec l'angle de vue qu'on a chacun sur le réel, si la logique en usage est posée comme moyen. L'horizon collectivement vu s'élargit progressivement de l'expérience mise en commun, mais dans les limites de l'angle du regardé en rapport au recherché, qui entraîne l'enchaînement des idées visant la rationalisation dans les limites du regardé —l'œil intérieur à permettre une conscience du monde spécifique de l'attendu, pour être souhaité. Transposant le propos au niveau des institutions, c'est à faire que, dans leur tour d'ivoire, les

mathématiciens parviennent à émanciper leur discipline des intrusions de la sémantique, qu'en logique, on fait comme si les applications rationnelles se suffisent formellement de termes désignatifs, sans besoin de signification, et que, de façon générale, la science, fondant son objet sur elle-même, justifie le monisme doctrinal applicable à une nature livrée au déterminisme d'elle-même. **D'où est que l'on s'y suffit de cerner par l'analyse une notion de totalité individuée, excluant la contractualité générique au tout de chaque individuation rencontrée, alors que ce qui arrive de manière abaléitique ne peut être manifesté qu'en raison de son altérité.**

Dépasser le stade d'observateur d'une réalisation progressive de la nature, isolée de la raison allant avec la notion d'effet attendu

Chez KANT, pour qui la définition d'agent de l'activité qualificative était encore protégée des vues réductionnistes rapportant toute démarche rationnelle à l'analyse, c'est comme condition relationnelle **instaurant un processus de qualification** que la raison, et ses règles, appartiennent au sujet psychique établissant un rapport qualificateur à **des propriétés** advenant de phénomènes entre objets physiques. Condition donc à n'être pas séparable d'un entendement du sujet psychique jugeant de son action de faire en rapport à l'état du fait. Comme agent d'une qualification, son produit induit le rapport qualificatif aux propriétés des états métamorphiques de ce qui est déjà réalisé, **à ne pas occulter une raison de l'Univers en cours de réalisation performative transcendant l'intention de tout agent réalisateur.** KANT justifie de cela la transcendance des purs concepts de l'entendement, en sorte que seuls les principes ordonnant nos jugements sont subjectifs. Rappelons que HUSSERL introduisit le formalisme logique sur un fondement ontologique en continuité de cette transcendance. Le génie d'HUSSERL vient assurément d'avoir relié de classiques démonstrations apodictiques, à la théorie des ensembles, pour fonder une ontologie dans le jugement qu'on acquiert à propos du réel. D'évidence, l'effet qualificatif attendu de tout savoir s'applique à ce qui est présence extérieure aux contenus de la conscience mentale, mais trois instances apparaissent circonscrites en rapport: un degré de suggestivité à l'endocosme, le travail de subjectivité de l'interface mental, et l'activité d'objectivation à l'exocosme. **C'est à ne pouvoir bien saisir que dans le**

contexte épistémique d'une réalité complexe dont les parties en progression métamorphique sont contractuelles d'un résultat finalisé d'ensemble.

Le néant posé scientifiquement à l'origine des transformations métamorphiques du monde

Aucune preuve expérimentale de ce qu'une activité d'émergence quelconque puisse apparaître spontanément depuis une substrativité nulle n'a jamais été apportée. En plaçant sa foi dans le hasard des agitations énergétiques, en ce qui est de la physique, et des essais comportementaux, en ce qui est du vivant, le matérialiste a pour évangile que la condition néantaire est suffisante pour opérer la séquence factuelle conduisant à l'existence des premières chaînes d'objets physiques. Or, à ne pas falsifier la plus élémentaire règle de sémiotique, la plus infime propriété octroyée au concept de néantité, annihile, justement, le caractère de contrariété antithétique à ce qui, pour n'être pas, requiert précisément une attribution nulle. N'y aurait-il que cette incohérence faisant fi de la logique des classes appliquée à l'analyse sémiotique des modalités factuelles, que celle-ci suffit à légitimer la recherche d'un meilleur appréhendemement du concept de faisabilité appliqué à l'encours réalisateur du monde. Car il est notoire qu'une théorie se doit d'être consistante, ou non contradictoire; et pour remplir ces conditions, il faut que toutes les propositions qu'elle contient puissent être à la fois prouvées et réfutées (que tous les énoncés d'espèce assertorique ne se contredisent pas les uns les autres, ou que l'un d'eux puisse se prouver s'il se trouve en contradiction). Dans le cas présent, non seulement l'explication d'un monde advenant *ex nihilo* reste sans preuve d'expérience, mais, de plus, la pseudo logique dont on use pour l'énoncer s'appuie sur des prémices sémantiquement inacceptables, puisque le néant, implicitement placé à l'origine du contenu réalisé au monde depuis des transformations métamorphiques, a une attributivité nulle, et ne saurait conséquemment recevoir la moindre propriété de faire-être, ou de faire-avoir.

Sur Terre, la vie est doctement expliquée comme surgissant de la matière inanimée depuis la combinaison d'éléments matériels selon le hasard, tout en répondant, en pratique, à une probabilité zéro d'advenir, puisque la condition dépend alors d'un temps de réalisation illimité. Il suffit de considérer l'extrême complexité de l'ADN, qui a de plus une formule unicitaire dans les multiples espèces apparues sur Terre au cours des âges, pour se convaincre de la probabilité nulle d'une combinaison semblable issue des agitations moléculaires selon le

hasard. En sorte qu'on en est venu à se représenter cet événement-là comme un cas unique, étant irréfutable puisqu'on en peut faire la preuve, alors même que sa probabilité d'advenir selon le hasard est quasi nulle.

Bien évidemment, il ne s'agit pas de tomber dans le travers contraire consistant à rattacher tout objet abstrait de la chaîne d'événements de l'Univers à des antécédents voulus, donc advenant avec effet attendu. Autrement dit, il s'agit de considérer que certaines réalités de l'Univers peuvent être dues, aussi, à des transformations voulues, en vue d'effets attendus, c'est-à-dire **de façon complémentaire au principe d'accident**. Mais il faut à cela d'abord accorder un droit d'existence à ce qui est susceptible de statuts différents ou supérieurs d'être, d'avoir, et de faire, par rapport à ceux dont nous avons l'expérience en usant de nos propres facultés. Ce qui fait que le rejet scientifique du voulu pour rendre compte de certains des événements de l'Univers s'apparente fort au géocentrisme d'Église condamnant les déductions de GALILÉE. En d'autres termes, la nature humaine est à présent abstraite d'un univers-objet: le Cosmos doit doctrinalement rester d'une constitution seulement physique, **à suivre les mandarins d'aujourd'hui**, tout comme la Terre **devait** rester, par le pouvoir des clercs d'alors, le centre de l'Univers.

Amalgame courant entre génération et transformation

Parce que le scénario positiviste ne concerne que les manifestations matérielles, on en est peu à peu venu à utiliser scientifiquement nombre de substitutions dans les signifiés, depuis le raccourci qui consiste au transfert des significations, sur le lieu de leur apparence véridictive. C'est à partir d'une telle disposition que le discours ontologique se trouve entièrement dénaturé, en ce qu'il s'instaure sur **l'origine des états transformables de l'Univers**, et nullement sur le lieu de son existentialité. En d'autres termes, les substituts qui sont ainsi scientifiquement avancés ne rendent compte que des événements ayant pour thème les transformations du contenu de l'Univers, nullement sa génération.

Par conséquent, devant l'évidence de ce que l'origine des instances transformatives de l'Univers, en passant par les activités de devenir et d'acquérir, n'est pas substituable à son origine existentielle, toute explication scientifiquement formulée semble ne pouvoir rester qu'un subterfuge du propos ontologique. Aucun progrès scientifique n'est en mesure de faire avancer le propos ontologique, puisque les domaines de l'observation et ceux de l'expérimentation concernent des manifestations issues des transformations métamorphiques, et que, quel que puisse être le

niveau d'abstraction du théoricien, il subsistera toujours quelque chose d'existant au terme de ses manipulations mathématiques, en sorte qu'une ultime opération conservera encore, entre un numérateur et un dénominateur, ne serait-ce que les tenseurs des potentiels de ce qui se prête à transformation; si le principe du calcul consiste, bien sûr, à transformer des paramètres quantitatifs dans le respect du postulat de conservation de ce qui est à la fois préalablement posé comme existant dans la modalité de limitation, et comme se prêtant à transformation algébrique, dans la covariance des propriétés physiques.

Le concept physicaliste de l'autogénération du monde apparaîtra probablement comme l'une des chimères les plus pernicieuses ayant embrouillé les mentalités de notre époque. Tout comme le fait d'induire une loi stochastique, qu'on définit comme étant justement non orientée et, à partir du principe de moyenne statistique appliquée à des degrés de liberté anarchique, expliquer la continuité de l'évolution du Cosmos dans le sens des progressions en organisation. Comment la théorie de l'autogénération fondée sur le hasard, autrement dit, fondée sur l'anarchie des actions, pourrait-elle résister dans son fondement encore longtemps à de telles contradictions? Certes, le hasard apparaît bien impliqué dans le processus, mais vis-à-vis des erreurs, des fautes, des mutations accidentelles et stériles, donc dans l'accroissement d'entropie du milieu livré à lui-même, et non pas en ce qui est de la progression réalisatrice (diminution d'entropie).

Une finalité compétente, comme effet attendu épuisant acquisitions et devenirs du monde

Comme les discriminés métaphysiques entre compétence et performance échappent à la présente glose scientifique —devenir et acquisition passant par des apparences d'être et d'avoir—, ceux qui se 'convertissent' au physicalisme restent aveugles à l'argument de la déduction asorite (on désigne par ce terme la notion dénonçant la démarche qui consiste à indéfiniment prolonger par la pensée une propriété observée un grand nombre de fois en des circonstances identiques, ou apparentables). En l'absence du concept de finalité, c'est octroyer une durée infinie à des moyens (une justice existant en soi indépendamment des injustices, une science semblablement indépendante des états d'ignorance, etc.). Pour conséquence, on tient les lois de la nature pour perpétuelles, alors que comme moyens processuels de l'instance cosmique de réalisation, elles ne peuvent durer que relativement aux stades de transformations métamorphiques particuliers à l'instance performative réalisant le monde. Autrement dit, de les tenir pour

immuables, elles ne peuvent conséquemment servir à prédire l'épuisement du potentialisé, ni rendre compte d'une finalité compétente.

Le constat de progression, relativement aux transformations métamorphiques de l'Univers en cours de réalisation, implique un prédicamentement fondé sur les états performatifs des devenirs, conjoints des états d'acquisition, dont les investissements coïncident aux compétences d'**être** et d'**avoir**, qu'on discrimine en ontologie d'un statut d'**existence** sous-jacente. Le raisonnement asorite nous permet de concevoir que la finalité des transformations du monde est une espèce ontologique différente de la subsistance allant avec la reconduction du causé; ce qui échappe à une pensée restreignant son horizon à l'enchaînement des causes. Ne considérant que la phénoménologie, ce penseur là est alors comme atteint de cécité vis-à-vis du devenir ayant fonction de **faire-être** et **faire-avoir**, de manière contractuelle à des attributions performatives. Il est pourtant évident que, sémanalytiquement, ce qui devient, puisque possédant des caractères se prêtant à variation performative, est délimité entre une origine, précisée ou ignorée, et une finalité, concevable au moins en tant qu'elle est à rendre compte du passage de la catégorie des performances à celle des compétences, par épuisement des potentialités de perfectionnement.

C'est en ce sens que les attributions faites aux devenirs se conçoivent dans une catégorie différente de celles qu'on peut accorder au statut du réalisé dans la compétence ultérieure d'être. Un exemple pour mieux apercevoir les discriminés du propos. On conçoit aisément que c'est par manque de rigueur sémantique que l'on peut déclarer sur le chantier, ou bien à l'atelier: «ceci est un bateau, cela est une voiture». Il s'agit là d'un abus de langage, puisqu'on désigne sous les aspects de ce qui est ici manifesté aux sens et qui reste propre aux moyens, les caractères qui affèrent aux fins; c'est-à-dire des objets transformés depuis des activités de meulage, de découpage, de soudage, etc., quand les fins concernent des attributs de locomotion, discriminables entre les fonctionnements du bateau et ceux de la voiture. On comprendra qu'en réalité, **l'activité du chantier ne reflète pas celle de la réalisation, mais seulement l'activité contractuelle d'un faire-être et d'un faire-avoir.**

D'où est que le principe d'accident, qui conforte le concept d'activité réactive chaînée de cause à effet, ne répond qu'à un aspect restreint de la problématique activologique. De deux choses l'une: ou l'Univers est sans raison d'être en tant qu'ensemble d'événements transformateurs —mais alors (en référence à la théorie des ensembles) l'humain qui s'en trouve être un élément constitutif ne saurait concevoir des raisons à ce qu'il entreprend—, ou bien le devenir de l'Univers se justifie depuis des buts attendus, et l'humanité participe du devenir cosmique depuis sa propre progression incluse dans celle de l'Univers. Pour conséquence

épistémique, on peut poser que si toute attribution à l'une des strates du microcosme perdure au niveau particulier de l'individu au macrocosme, alors ce qui caractérise la nature humaine est logiquement élément constitutif de la réalité caractérisant son superstrat. La retombée du raisonnement en épistémologie est que la nature humaine étant confrontée depuis des moyens anthropomorphiques à une production d'effets environnementaux, le Cosmos inclut sa nature, certes, mais ces moyens humains sont encore à concevoir étant subsumés par ceux qui sont censés les compléter dans une organisation à en transcender la nature. Examinons ce cadre de la pensée qualificative fondée sur des effets attendus depuis le niveau de réalité de la strate qui caractérise la nature humaine. Ce qui meut l'humain se situe au niveau des expressions, continûment personnalisées, de formule brute:

{ **preferendum • referendum • determinum** }

issue d'expériences individuellement singulières, dans le mode performatif, des:

{ **idéaux • idées • réalisations** },

formant progressivement nos compétences dans une capacité à:

{ **vouloir • savoir • pouvoir** },

depuis les fonctions reliées d'un complexe substratif performant d'organisation individualisée:

{ **spirituelle • mentale • somatique** }.

Base de l'épistémologie, c'est cette supraorganisation individuelle des moyens qui, depuis une expérience personnelle seulement symboliquement partageable sur le plan informatif de la communication, reste associable, ainsi que coordonnable:

1. dans un apport **suggestif** de l'esprit induisant à la conscience la vérité d'agir en vue de progresser;
2. d'un produit **subjectif** du sujet interprétant d'être médian entre endocosme et exocosme;
3. et d'une expression **objectivée** du produit qualificatif, dont le critère se réduit si souvent à la grille des conventions dans l'époque.

En sorte que, intégrant ces trois coordonnées de la vie personnelle, la connaissance s'accroît de ce qu'on perçoit, conçoit, et aperçoit, **dans l'exacte proportion de nos participations aux événements du monde**; quand le savoir collectif d'une époque, en tant qu'il représente la somme des résultantes aux savoirs individuels, minorés des incommunicables, ne concerne pas vraiment une image miroir de l'Univers tel qu'il devient, étant avant tout pragmatiquement pertinent aux préoccupations collectives particulières à chaque époque.

Il est aisé de montrer que le savoir scientifique évoluant d'évaluations en évaluations depuis les protocoles de preuves à l'exocosme, n'est opportun qu'aux seules manifestations d'un environnement extraceptif. En effet, si la vérité d'une hypothèse (l'idée) passe par la preuve d'expérience (essai) à permettre la théorie qui l'explique comme mise en conformation à rendre possible son inclusion au savoir (plutôt à une forme de savoir), ce savoir reste limité à la pertinence de la seule réalité réalisée, en tant qu'ensemble des recettes servant un savoir-faire particulier.

Aussi loin qu'on poursuive l'accroissement d'un savoir ne retenant dans l'angle du regardé que la reconduction causale de l'effectué, la science y correspondant reste dans l'impossibilité d'aborder une connaissance des potentialités de l'Univers. Et donc l'on se retrouve par son moyen dans l'incapacité qualificative d'une participation visant la finalité réalisatrice de la présente instance cosmique.

Fondement du concept de contractualité des réalités complémentaires entre elles

Le discours sur l'origine *ex nihilo* de l'Univers ne pouvant tenir son objet en partant d'un statut **sans existence**, dont dépend l'état **non événementiel** à l'origine des transformations métamorphiques d'être et d'avoir, entraîne que, dans l'affectation logique des sémanticités du propos, la complémentaire à l'ensemblement de la totalité des faits d'être et d'avoir en rapport à des conditions, procède d'une inconditionnelle existence.

Avec la théorie des ensembles appliquée dans le respect des règles de la sémiotique à la systémisation hiérarchisée en strates fonctionnelles des choses de l'Univers, on pose que, puisque la nature humaine est incluse dans l'ensemblement des 'événements de l'Univers', les propriétés, les qualifications et les vertus ressortant des activités humaines, sont **aussi** des éléments substratant la métamorphie surdéterminant le niveau anthropomorphique d'être. De la même façon que les propriétés attribuées aux éléments constituant les substrats de la réalité anthropomorphique (avec les organes, cellules, molécules, atomes, particules, etc.) sont semblablement contractuelles à l'avènement des événements qualificatifs sous-jacents aux individuations humaines depuis le transfert des attribués appartenant aux éléments substratifs, jusqu'au niveau de leur investissement dans la fonction anthropomorphique, la fonction anthropomorphique devenant surimposable, en tant que partie réellement constitutive du système '**univers-en-voie-de-concrétisation**'. Et c'est en raison de telles relations entre strates de réalité que

nous élargissons le concept de tangibilité d'une façon moins restrictive qu'en physique. Comme maillon d'une réalité se complexifiant entre la strate des infracorpuscules et l'Univers devenant un tout de nature insécable, la nature humaine apparaît une réalité mixte reliant le plan des choses matérielles aux existants spirituels. En tant que son substrat repose sur un métabolisme physico-chimique d'origine animale, sa métabolisation psychique, à soutenir son *anima*, infère l'existence d'un superstrat spirituel.

Pour l'essentiel, le vocabulaire dont on use afin de distinguer des effets contractuels porte à associer les propriétés résultant de **réactions** entre objets matériels, aux qualifications arrivant d'**actions** entre sujets psychiques, et vertus d'agents spirituels responsables des valeurs surdéterminant les choix modaux de réalisation advenant à partir des actions qualifiées, donc en un niveau **proactif**. Le champ à régir cette contractualité originellement fondamentale en trois continuums complémentaires de réalisation cosmique permet une indéfinité de constitutions métamorphiques mixtes. Un simple exemple: un objet matériel ne peut manifester que des propriétés physiques, mais c'est en raison d'une interface aux mentalités, dont les effets sont manifestement qualificatifs, que les choses reçoivent une diversité d'usages en rapport à de mêmes propriétés. Une mentalité ne peut de même qu'investir des activités qualificatives. Ce n'est qu'en une interface fonctionnelle au spirituel que l'on peut concevoir que la psyché, de même, d'agir qualificativement selon des valeurs d'action, reçoit sa vertu d'applicabilité quasi indéfinie.

La complexification progressive du contenu de la réalité repose alors sur des effets contractuels s'établissant entre les contenus de trois continuums fondamentalement complémentaires entre eux dans la logique sémiotique ressortant de la théorie des ensembles appliquée à la systémique fonctionnelle de l'Univers. Celui d'une **nature innaturée naturante**, inconditionnée et conditionnatrice, dont l'esprit participe comme agent; une **nature naturée naturante**, conditionnée et conditionnatrice depuis des activités qualificatives avec les êtres; enfin une **nature naturée innaturante**, conditionnée et non conditionnatrice, avec les choses (c'est le contenu métamorphique ne pouvant que réagir de cause à effet en des propriétés spécifiques d'états).

Bien entendu, les événements du monde susceptibles d'arriver depuis cette contractualité tripartite peuvent prendre des aspects vus partiellement, selon l'angle sous lequel on les examine. C'est à faire qu'à les juger uniquement depuis des manifestations physiques, la tangibilité du contenu de l'Univers ne peut être autre que matérielle. Mais la progression des mentalités investissant toujours plus de complexité accessible au champ conscientiel, il devient incontournable que le monde des idées finira par relier effectivement une extraception phénoméno-

logique, particulière de la multiplicité quasi indéfinie des individuations, à l'introception d'un continuum d'unicité existentielle complémentaire. Cela devient possible en considérant le champ de l'expansion exocosmique d'être, d'avoir et de faire, corrélé à la suite des intensivités existentielles à l'endocosme. **Cela dit à distinguer les domaines extensif et intensif du travail mental**, c'est-à-dire celui qui est physicospsychiquement exoceptif de cet autre qui est psychospirituellement endoceptif.

Pénétrer l'endocosme

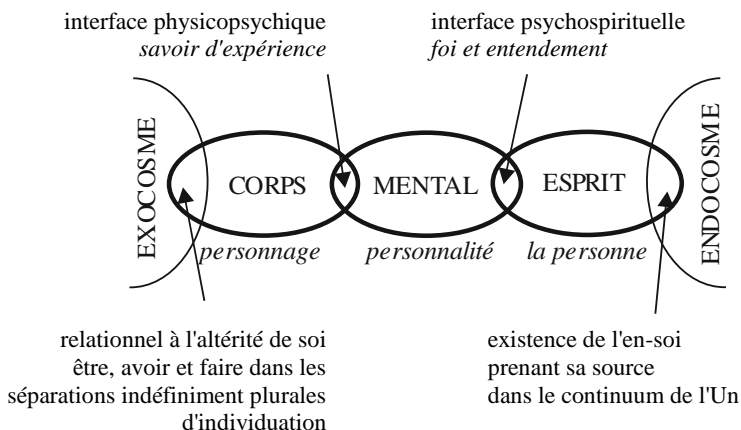
Mais quel peut être, en pratique, le domaine pouvant servir de point d'appui au levier susceptible d'élever le niveau de nos conceptions métaphysiques? Aux fins de le prédéfinir, proposons que le discours métaphysique concerne des significations appartenant au niveau surconscientiel de préhension de la réalité, de la façon qu'on peut apercevoir depuis ce que voici. Dans le savoir advenant qualificativement du travail de la pensée, il est aisé de distinguer deux niveaux inconfondables de réflexion: le reflet sur le miroir mental des informations concernant les événements du monde (autrement dit, le rapport des perceptions aux conceptions), et une image semblable à la première, mais prenant dans son champ ce qui constitue le *cogito* (il s'appuie sur l'événement du penseur pensant le monde).

Plus précisément, il s'agit d'établir le rapport du conçu depuis notre expérience extrareceptive du monde, à la surconception portant sur l'expérience de ce conçu-là. C'est à tenter d'aborder un domaine métaphysique de réalité d'un point de vue métascientifique, en ce que le domaine de double 'réflexion', dont on vient de poser le principe, est connu en sémiotique. Cette discipline, en effet, rend compte de ce qu'on peut tenir des signifiés nouveaux depuis des termes multi-ordinaux. Un terme multi-ordinal est le fait d'un premier niveau de signification, ordonné à un second niveau incluant le sens premier, et pouvant lui-même être objet d'un troisième, etc. Disposition pouvant fonder une connaissance subsumant la compréhension particulière à la simple conscience vigile du rapport à l'environnement exocosmique. Quelques exemples d'abstraction conceptuelle au second degré de la multi-ordinalité sémantique:

degré EXTENSIF à l'exocosme	degré INTENSIF à l'endocosme
conscience du monde	conscience de notre propre conscience du monde
apprendre	apprendre à apprendre
comprendre la nature	comprendre la nature de la nature
(c'est l'objet de la physique)	(c'est l'objet de la métaphysique)
connaître	connaissance de la connaissance (épistémologie)

Ils sont proposés fin de saisir ce que l'on est à montrer d'une progression intensive d'entendement à pénétrer l'endocosme, surdéterminant l'intellection d'extension exocosmique. Notons que si toutes les espèces vivantes ont, à des degrés divers, un rapport à l'exocosme, il semble que des relations cognitives ne puissent commencer de s'établir au premier niveau multi-ordinal qu'en rapport aux potentialités humaines de consciencialisation. L'animal peut saisir ce qui est diversifié, borné, particulier. L'humain fait de même, mais de plus, au travers des concepts d'unicité, d'infinité, d'universalité, il prend progressivement conscience, grâce à l'exercice d'une pensée plus profonde, de ce qui se forme et s'organise en direction d'un dépassement de tout état de réalisation dans le local et l'actuel.

Depuis la génération des significations advenant d'une multi-ordinalité du sens, le terme tenant à une propriété exocosmique est premier à apparaître. Le savoir-faire résultant sert alors les propres besoins métaboliques de l'agent d'un 'savoir le monde', puisque les événements dans lesquels il baigne sont seuls à former le substrat métabolisant son savoir, savoir duquel il trouve à se qualifier pour agir sur son environnement en vue d'effets attendus se rapportant à lui-même et aux prolongements de son individualisation (famille, société, espèce). Toute personne peut en rester là sa vie durant, quand d'autres peuvent ne pas s'en satisfaire en l'état. Pour ces derniers, les termes suivant sont comme autant de paliers fondés sur la clairvoyance subsumant les manifestations phénoméniques. Par le premier de ces paliers, la conscience, quittant son activité périphérique de son interface au manifesté, investit lesdites significations, tout en évoluant en direction d'une intériorisation progressivement mieux pénétrée. Autrement dit et en pratique, c'est l'esprit habitant le mental comme la conscience mentale habite un corps qui, considérant les événements de la dynamique psychique, oriente progressivement le vecteur du mouvement mental qualificateur sur des résultats spirituels.



Le présupposé tenu à ce choix méthodologique est que si l'on convient de ce que la représentation de la réalité physique est abstraite par le moyen d'un travail mental appliqué aux événements métamorphiques du monde (c'est-à-dire un travail mental fondé sur le découpage rationnel de ce qui se prête à conscientialisation depuis la perception des événements du monde), alors l'être du sujet métaphysique, de même, peut être fondé sur ce qui se prête à rationalisation introspective du constat de la cogito, donc en prolongement du formé en conscience depuis les informations sur des événements extracéptifs.

Éléments de théorétisation du fondement contractuellement tripartite de l'avènement de l'Univers

L'interface psychosomatique est relativement mieux connue depuis l'étude des comportements. Afin de rendre intelligible le plan des réalités interfaçant le mental à l'esprit, on convient de ce que l'exprimé, qui fait suite au conçu depuis toute espèce de 'preuves intellectives', trouve son investissement dans le **travail** qualificatif de la pensée. Les structures collectivisées et agencées du domaine psychique constituent, par suite, les éléments morphiques du savoir afférents aux fonctions qualificatives de toute dépense en savoir-faire. Pour fondement théorétique, la synergie de disciplines connues pour être séparées en science, devrait apparaître au lecteur depuis la mise en tableau que voici.

théorie mathématique	+/- contenant	les quantificateurs signes mathématiques <i>les grandeurs et les dénombrements</i>
théorie sémiotique	+/- signifiant	les qualificateurs signes sémiotiques <i>le sens</i>
théorie systémique	+/- finalisant	les réalisateurs signes systémiques <i>les fonctions</i>

Ce sont les contenus de ces trois classes de théories qui, dans leur expansion, sont supposés surdéterminables par la théorie des ensembles depuis l'expression:

théorie des ensembles	+/- individué	les collectivisants signes de partages <i>la génération</i>
-----------------------	----------------------	--

La théorie des ensembles a dans cette disposition pour prémisses le principe d'une inconditionnelle et nécessaire existence *in extenso*, sous-jacente de la condition de possibilité allant avec la génération de l'individué. Les théories mathématique, sémiotique et systémique sont à permettre l'appréhension des différences d'être, d'avoir et de faire particulières aux 'individuations, depuis l'**interface qualificatrice** s'instaurant entre une réalité objective réalisée (l'univers des individuations rencontrant la subjectivité du penseur), en rapport à son incomplétude (les potentialités de réalisation rencontrant sa suggestivité). Aussi y a-t-il lieu de bien discriminer les genres, tant il est encore courant de nos jours de tenir la théorie des ensembles à ne concerner que le mathématisable.

Considérant que le savoir visant l'état du monde (ce qui est fait), tient à l'action qualificative (le savoir-faire) comme possibilité d'investir le potentialisé au monde depuis des occasions, on introduit par là des raisons allant avec la liberté modale de réalisation de la personne (depuis une source de personnalité intérieure), en tant que c'est elle qui apparaît comme le déterminant de la synergie d'un

{savoir \cup vouloir \cup pouvoir} faire être et avoir particulier.

Et pour ne pouvoir contredire l'énoncé disant que la nature humaine ainsi organisée en des fonctions complémentaires entre elles représente une partie incluse et participative de l'Univers en devenir, nous tenons le présupposé que certains des événements induisant la progression cosmique ne contiennent pas en eux-mêmes leurs moyens, autant que leurs raisons. Reliant à la suite de HUSSERL de classiques démonstrations apodictiques à la théorie des ensembles pour fonder une ontologie s'instaurant entre le jugement à propos du réel et sa transcendance, nous connectons bien ainsi la subjectivité de l'interface mentale entre l'activité d'objectivation des états advenus à l'exocosme, et un degré de suggestivité endocosmique advenant comme vecteur de l'activité qualificative.

Par ailleurs, il est possible de rendre compte que ce qui subsiste des variations d'état de l'Univers en devenir représente une espèce différente de ce qui existe par statut complémentaire d'invariance. Relativement à cette disposition, d'évidence, ce qui existe comme inconditionnel statut d'invariance, surdétermine cela qui

varie conditionnellement. L'existence peut être ainsi réputée autant antécéder que succéder aux choses subsistantes sur l'axe des instances données aux variations discrètes d'être, d'avoir, et de faire. L'existant surdétermine par là la subsistance¹ dans les variations métamorphiques d'être, d'avoir, et de faire (ce qui arrive de façon relative, parce que dans l'incomplétude relationnelle). En somme, il semble que depuis une activité conditionnelle appropriée, un devenir, ainsi qu'une acquisition et un faire performatif, se surajoutent à l'inconditionnelle existence sous-jacente (elle est réputée imprédictible étant considérée en soi, mais nécessaire à la possibilité prédicative fondée sur l'expérience de l'existence).

Dans cette disposition, l'attribution reste indivise comme sous-jacence existentielle unicitaire, étant distribuée à constater l'identifiant entre au moins deux individuations, par ailleurs distinctes depuis des cas particuliers à les caractériser selon des circonstances. En pratique, l'axiomatique des faits de la subsistance a pour prémisse le constat de possibilité attributive soumise à relativité interindividuelle (c'est-à-dire le principe des attributions singulièrement distribuées), auquel est sous-jacent le surdéterminant absolu d'un niveau holiste du sens, complémentairement non implicable au domaine de ce qui se prête à variation. Axiomatisation qu'on pose en référence à plusieurs postulats.

Le postulat de limitation. Il requiert que, quelque puisse être l'ensemblement des individuations considérées, celui-ci reste limité, en ce qu'il repose sur une individuation première et une dernière; état auquel il est indéfiniment possible d'ajouter. On explique cette disposition par le fait que le dernier ensemblement considéré reste constamment un sous-ensemble dont la complémentaire à l'ainsi distingué, détenant la propriété complémentaire de non-indivuation de l'adimensionnellement illimité, représente une source inépuisable d'individuations limitées. Ce qui apparaît au monde sont les rapports entre des individuations se prêtant à variation, étant bornées et délimitées au sein d'un milieu unicitaire d'existence qui, à l'encontre, se conçoit complémentairement invariatif, de nature non bornable, indélimitable et, par conséquent, non phénoménologique.

Le postulat de conservation. Après le constat de contenabilité non nulle et non infinie, conjoint de celui d'événement et de structuration en des états limités ainsi qu'expansibles de l'individué, se pose le statut de subsistance métamorphique spécifique de l'encours organisateur reposant sur des substrats individués, en ce que tout surcroît de réalité arrive de manifestations ordonnées tenant au processus d'organisation substrative. La subsistance étant intemporellement fondée en

1. Par subsistance, on entend autre chose que la subsistance: une manière d'être soumise à accident de ce qui est investi d'existence en l'état variant, par interaction en un milieu à entropie non nulle et non infinie, caractérisant l'encours de la réalisation de la réalité durant l'instance performative de l'Univers.

existence (l'existence distincte des actualisations d'être, d'avoir, ou de faire), ce sont les individuations qui ont une nature phénoménologique, en ce qu'elles s'opposent entre elles pour cause de maintenance, depuis des inerties aux fluctuations d'états métamorphiques réalisés. Fluctuations d'états pouvant arriver autant par accident à l'environnement entre agrégats inorganisés d'individuations (effet entropique), que de façon voulue et attendue dans l'organisé (effet contre-entropique). On considère ici les phénomènes spécifiques des trois continuums contractuels irréductibles. Spécificités des phénomènes qui distinguent des forces physiques réagissant propriativement entre réalisations matérielles, des efforts psychiques agissant qualificativement avec les réalisations mentales, et des luttes spirituelles vertuellement proagissantes avec les réalisations qui caractérisent l'esprit.

Le postulat de progression. Si le concept de variation se suffit du fortuit arrivant de cause à effet, comme accident à l'environnement, on considère, avec le principe de progression, la possibilité d'établir des relations d'ordre entre des éléments dénombrables et individuellement caractérisés. En sorte qu'avec les événements non fortuits, auxquels revient le pouvoir de faire progresser des états de réalisation poursuivis en direction d'une amélioration performative, on puisse estimer des valeurs de fonction dans les activités transformant un milieu métamorphique, en tant que des raisons organisatrices se surajoutent au simplement énergétiquement causé par accident entre choses individuées et non ordonnées à leur environnement. Avec le postulat de progression, on discrimine ainsi, d'une manière pragmatique, ce qui agit par action, de ce qui agit par réaction. Distinguant ce qui agit contractuellement par action, de ce qui agit par réaction, on comprendra que c'est seulement depuis le concept de valeur d'action que des raisons actuelles d'agir peuvent prévaloir sur des raisons antécédentes.

Il importe d'apercevoir que l'on tente de rapprocher des réalités considérées encore à notre époque comme différentes de s'opposer, alors qu'il s'agit de 2 aspects opposés du même. Avec le mode réactif qui fonde l'intérêt exclusif du propos scientifique (c'est celui particulier des tensions de la distribution spatio-temporelle entre individuations métamorphiquement réalisées et autonomes) nous entendons bien quelque chose de différent du mode actif tenant au rapport temporel de réalisation, dans l'examen de ce qui se prête à localisation ordonnée. De même avec le mode proactif censé surdéterminer factivement le mode actif, nous faisons référence à ce qui vectorialise l'action, d'une façon pouvant relier le processus de réalisation cosmique au travail spirituel.

Nombres, sèmes et fonctions

Nombres, sèmes et fonctions, sont des schèmes de l'intellection dont l'usage permet de rendre compte en grandeur, signification et valeur de relation, les variations métamorphiques de l'individu en rapport à son altérité, et spécifiquement à l'encours performatif visant progressivement la réalisation du tout.

Avec le principe des nombres, nous posons **les rapports limités en grandeurs et quantités**. Depuis le principe des sèmes, de même, nous sommes en mesure de poser n'importe quel **rapport d'identification** des caractères susceptibles de se manifester. Et depuis le principe de fonction de relation, on peut penser que nous sommes encore en mesure de saisir toute **raison d'agir** en vue d'une progression épuisant des potentialités de varier en substance et en essence durant l'instance performative de l'Univers (s'agissant d'un processus, elle s'inscrit entre une origine et une fin, depuis un préalable donné en existence).

C'est en proportion de l'étendue de notre capacité de dénombrer, de sémantiser et de systémiser, que nous acquérons le pouvoir de penser les objets-événements de la réalité. En sorte que depuis le travail mental dépensé à former des concepts, la synergie obtenue entre le mathématisé, le sémantisé et le systémisé, équivaut à la somme des efforts fournis à l'encontre de la confusion des concepts à propos du monde, minorés d'un coefficient d'inefficacité épistémique.

En dernier ressort, chacun identifie les tenants et les aboutissants de l'instance cosmique et en conceptualise la complexification en proportion des schèmes de son intellection qu'il attribue à son environnement. Bien que les collectivités peuvent épisodiquement se scléroser comme les individus, l'état du conceptualisé à propos du monde, s'il comporte une part de potentialités, reste toujours relatif, améliorable et coordonnable. Étant donné que notre savoir à propos de ce qui est réalisé est pragmatiquement en rapport au savoir-faire réalisateur, notre relation technoscientifique à l'Univers est tout à fait analogue à celle de l'insecte xylophage qui ignore la fonction de la charpente de laquelle il se nourrit, n'en identifiant que la substance et les formes. Si pour cause d'un corps, d'un mental et d'un esprit, nous pouvons 'assimiler' de plus larges pans de réalités, c'est à ne pas méconnaître que, vis-à-vis de la 'charpente cosmique', nous ne nous intéressons encore de même qu'à sa substance. Comme l'insecte l'est à propos de l'existence de la charpente, nous sommes informés de la même façon tangible d'une structure cosmique, et de plus nous pouvons scientifiquement avoir l'intelligence des mécanismes réglant ses transformations métamorphiques, mais semblablement à lui, nous ne pouvons qu'ignorer une fonction de l'Univers en cours de réalisation, **manquant d'y participer par l'esprit**.

Si le savoir trouve son mouvement dans une efficacité qualificative, le vecteur de ce mouvement passant par les instruments de la raison spéculative à propos du nombrable, du sémantisable et du fonctionnel, progresse accordé à des intentions. Ces instruments de la pensée doivent donc au mieux progresser proportionnellement entre eux, en vue de synergies. Condition définissant le facteur efficacité d'une connaissance, en correspondance avec le niveau le plus haut atteint dans le domaine le plus déficitaire d'entre ces trois référentiels contractuels d'intellection. Par analogie, on sait en agriculture que si, par exemple, l'azote vient à manquer, les éléments complémentaires remplissent leur fonction métabolisatrice au seul prorata du niveau disponible en azote. Nous pouvons dire que les concepts ressortant de la synergie entre la mesure des grandeurs, la compréhension des significations et l'entendement des fonctions, ont à la 'nutrition' mentale une résultante semblable au rapport N•P•K dans la nutrition végétale. Nous apercevons par là que c'est seulement depuis la coordination dans la pensée des fonctions relationnelles, des significations attribuables, et des quantifications que, semblablement, l'agent d'un savoir métabolise sa qualification. Ce qui justifie de considérer sans prérogative les disciplines correspondantes.

La démonstration du fondement des disciplines afférentes aux trois référentiels de la pensée n'apparaît pas pouvoir être appréhendée par l'examen des lois de composition. On en conclut que les disciplines que sont la mathématique, la sémiotique et la systémique répondent au fondement irréductible des coordonnées du raisonnement. Mais tout comme la palette des nuances colorimétriques se fonde sur des couleurs fondamentales, les choix qualificatifs peuvent de cette disposition varier en rapport aux intentions, c'est-à-dire comme une fonction du but qualificativement visé. De ce constat vient l'idée d'une loi de composition assortie des différents niveaux d'ensemblement depuis les trois fondamentales qu'on vient de voir, même si la phanité dans l'encours d'acquisition du savoir, elle, montre une relation dans l'ordre d'apparition de la connexion attributive correspondant au parcours: découverte de ce qui est individué → compréhension du sens le discriminant de l'altérité → entendement de sa raison d'advenir. Ce sont ces produits, qui consistent en moyens de représentation des aspects de quelque chose pour quelqu'un, qu'on décompose en référence à l'instance performative en **notion d'être** (le jugement de dénombrer des étants ainsi que le jugement d'en reconnaître l'étendue), en **notion d'avoir** (la mesure de l'état d'acquisition à ce qui est), ainsi qu'en **notion de faire** (comme entendement valoriel d'un niveau de participation depuis des occasions, dans un environnement en cours de progression réalisatrice de réalité).

L'ordre des connexions [nombres → sèmes → fonctions] peut être proposé comme intuition d'une inférence séquentielle dans l'appréhension des transfor-

mations métamorphiques individuées qui sont en devenir par rapport à leur altérité, et comme conséquence à viser l'unicité du tout. En effet, la disposition pose premier le processus ontologique, quand le devenant permet l'acquisition performative d'un avoir, dont le produit, dans la détermination participative, entraîne un faire réalisateur, directement, ou indirectement, contractuel des fins. Cette notion de production qualificatrice fait ici référence à la possibilité de surdéterminer le principe de réaction par celui de l'action, dans le processus de réalisation surajoutant continûment aux états actualisés de la réalité. Mais ce concept de connexion phanicaire semble encore pouvoir s'établir par expérience. D'un point de vue strictement empirique de la **théorie des sensations**, nous pouvons observer que c'est l'appareil sensoriel qui, quantifiant des niveaux d'énergie, en permet leur transduction centrée sur la conscience. De telle façon qu'avec la **théorie des perceptions**, les flux d'énergies distribués en espaces ainsi qu'en durées depuis l'analyse quantitative, une fois transduits, passent par le processus identificatoire de l'individu dans l'environnement, depuis la comparaison à des précédents mémorisés servant de référence. En sorte que l'entendement des fonctions actales ne pouvant que se surajouter à cela qu'on a déjà identifié comme signifiant, la **théorie des conceptions** aborde dernière la clairvoyance des valeurs actantes coïncidant aux événements remémorés en une introception complémentaire, débouchant sur la **théorie des aperceptions d'entendement**.

C'est depuis cette disposition que chaque personne prend conscience et fait l'expérience personnelle de ce que la réalité est:

1. **composée**, la divisibilité étant connexe du principe de composition substrative et superstrative à permettre les individuations des choses et des êtres;
2. **caractérisée**, le caractère ressort et assure la singularité identitaire de l'individu, fondant son fait contractuel à son altérité dans le principe de relativité relationnelle;
3. **variable**, avec l'impermanence des caractères de l'élémentarisé se prêtant à transformation complexifiable, sous-jacent du principe de conséquence actantielle (déterminisme et indéterminité, condition et inconditionnalité).

Et c'est en continuité qu'on théorise, avec ce qui suit, ce qui constitue comme les trois coordonnées du savoir.

▪ Le **concept de limitation** fondé sur le principe de délimitation de toute individuation du contenu cosmique. D'un point de vue ensembliste, les limitations de ce qui est, a et fait, dépendent, ou sont une partie stricte d'une infinité existentielle. Car en tant que le caractère d'infinitude ne peut être que complémentaire du caractère de finitude de l'individué, l'infinité ne saurait se concevoir en extension du limité sans paradoxe du sens qu'on distingue. En sorte que tout déclaratif faisant référence explicite aux individuations d'être, d'avoir et de faire, (donc ni

nulles et ni *in extenso*) fait référence implicite à ce qui est censé exister sans limitation en un statut unicitaire complémentaire.

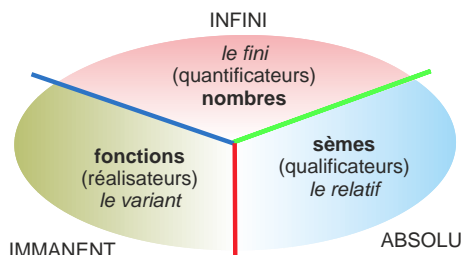
▪ Le **concept de relativité** est fondé sur le principe du sens des relations limitées et partielles (ce qui identifie une tension spatiotemporalisée, par le moyen de propriétés, de qualités, et de vertus, différentiellement applicables). En raison des mêmes relations de présupposition que précédemment, le relatif est posé comme partie stricte de l'absolu. Comme pour la finitude par rapport à l'infinitude, la conséquence est que l'absoluité apparaît le caractère contractuel qui se tient au delà du principe des relativités antithétiques entre parties, et par-delà toute extension distributive d'attributs. C'est à comprendre, comme conséquence, que l'absolu ne se prête pas plus aux attributions relatives entre individués, que l'infini n'a possibilité de se prêter à la mesure des grandeurs qui restent la caractérisation du limité.

▪ Le **concept de variable fonctionnelle** répond aux déterminants logiques de la contractualité modale (nécessité, possibilité, impossibilité, contingence). Ce qui devient, acquiert et varie dans ses parties et son tout selon des conditions, dépend conséquemment d'un continuum des inconditionnalités, auquel correspond la notion d'omnipotentialité tenant au statut d'immanence existentielle à être complémentaiement plénitude *in extenso* invariative (et donc ne pouvant ni diminuer, quel qu'en soit la dissémination, ni augmenter, quel que soit ce qu'on y ajoute de réalisé).

En sorte que les trois espèces étant coordonnées dans notre expérience de la subsistance d'une pluralité d'individuations, dans les catégories de limitation, de relativité, et d'accomplissement —expérience exprimée par des paramètres de délimitation dans les déixiques d'**être**, de caractérisants relatifs d'**avoir**, et de relations fonctives du **faire**— se fondent sur un principe d'existence *in extenso*, de formule brute complémentaiement unicitaire {infini • absolu • immanent}. Ou encore, que les incomplétudités que ces paramètres distinguent appartiennent bien aux ensembles *in extenso* des existats subabsolus, transfinis et éternels, qui interfèrent entre l'unicitaire et les séparations individuées, conformément au prédicat d'une théorisation holo-ensembliste dont la figure suivante schématise le résultat depuis le fondement tri-substantif des extensions existentielles aux bornes du réalisé (ce qui est, ce qui a, et cela qui fait).

Depuis cette disposition, le principe d'existence étant réputé surdéterminer l'ins-tance expérimentielle des transformations tensorielles d'être, d'avoir et de faire, fait qu'on distingue une métamathématique propre à fonder le principe des puissances limitées qui sont spécifiques des domaines bornés. En sorte que la potentialité de ce qui se prête à quantification finie (l'indéfiniment agrandissable ou diminuable) ressorte bien, comme partie distinguée, d'un ensemblement

comprenant l'omnipuissance complémentaire d'un continuum d'infinitude. C'est de la même manière qu'une métasémiotique semble devoir surdéterminer l'ensemble des relativités attributives par un continuum absolu, tenu au delà toute expansion attributive. De même, enfin, une métasystémique semble devoir à terme surdéterminer les valeurs qui font référence au principe de fonctions partielles, ou discrètes, depuis l'expression d'une omnicomplémentation dans le genre, pouvant seule être réputée d'espèce continue.



Ce sera probablement un consensus même pour le matérialiste, de considérer qu'en cette disposition, savoir expliquer apparaît plus performant que savoir décrire; et que sur le même axe, savoir la raison des choses (le 'POURQUOI' de leur entreprise) apparaît qualificativement plus performant que connaître la simple explication sur ces mêmes choses (leur 'COMMENT'). Mais posant l'instance à faire que le 'POURQUOI' ne saurait être sans les préalables d'un 'COMMENT', et ce comment-là, sans les préliminaires d'une interrogation sur 'QUOI', cet agencement se complète du droit à l'existence vis-à-vis de ce qui arrive, dans un champ surconscientiel d'aperception, à constituer l'interrogation spirituelle du 'QUI' transcendantal, comme opposition complémentaire, dans l'endocosme, au 'QUOI' matériellement manifesté à l'exocosme.

Le **principe de généralisation** s'instaurant depuis des cas particuliers du savoir explicatif à l'exocosme, et le **principe d'universalisation** se révélant depuis des singularités fondant une connaissance subsumant la raison introceptive des faits, apparaissent également en tant qu'expériences relationnelles. En sorte que si le **présenté** à la conscience par le moyen du perçu peut être donné moins qualificateur que le **re-présenté** intellectif sur le miroir conscientiel, c'est que le présenté à la conscience passe par le travail mental de re-présentation en vue d'effets qualificatifs susceptibles de diminuer d'autant la distance aux finalisations du monde. Ces considérations sont avancées dans le cadre pragmatique d'une mesure d'efficacité du **savoir-être-fait**, reliée à la connaissance d'un **à-faire**, permettant les occasions de réaliser le potentialisé depuis l'accomplissement des expressions personnalisées du **savoir-faire**. En effet, le champ des questionnements se pose en rapport des croissances épistémiques entre: [QUOI] < [QUOI •

COMMENT] < [QUOI • COMMENT • POURQUOI] < [QUOI • COMMENT • POURQUOI • QUI]. Cette complexification progressive sépare la description du perçu, l'explication depuis le conçu, la raison depuis l'aperçu, et, enfin, l'entendement participatif.

Continuums

C'est dans le dispositif qui précède que l'on pose la relation générale ordonnant l'ensemble des subsistances individuées du particulier se prêtant à varier, en tant que classe contenante (ni vide et ni complète), comme interface active entre une classe vide et une classe *in extenso*, de ce qui existe à l'encontre d'une manière invariable:

classe 'vide'	classe 'contenante' (ni vide et ni complète)	classe 'complète'
nul neutre inopérant	ensembles finis (nombrables) ensembles relatifs (signifiants) ensembles d'effets (fonctions)	surensemble infini surensemble absolu surensemble immanent

D'emblée, la classe médiane de ce qui acquiert et devient, ou désacquiert et dédevient, apparaît contractuelle des extrêmes immanents dont on vient de montrer les expressions. L'ordre des choses intermédiaires se pose alors comme mouvement transformatif dans le mixte qui est l'image de ce qui appartient aux pôles oppositifs.

L'une des propriétés contractuelles à ces extrêmes de l'interface active est complémentaire au fait que le contenu de toute attribution relative change, y étant ajouté, ou bien retiré. Spécifiquement au continuum de l'Univers, un contenu de sorte quantitatif, qualitatif, associatif, semble de cela à jamais doué de la faculté de varier. Ceci est à dire que, quelles que soient les opérations d'accroissement ou de décroissement effectuées, il reste toujours quelque chose de borné (un contenu à la fois non vide et non complet), susceptible de se prêter à une quasi-indéfinimenté de variations. En tant qu'expression de la réalité, cette propriété, qui fonde toute individuation sur la participation à son altérité, est alors le mixte tenant d'une symétrie aux deux aspects opposés que sont l'existence *in extenso* et l'anexistence, auxquels la tentative d'ajouter, ou bien de retirer, ne change en rien, le résultat restant invariablement sans borne dans un cas, autant que vide dans l'autre.

Ce qui varie relativement entre le pôle néantaire et celui des illimitations *in extenso*, reçoit ainsi la capacité de s'accroître en réalisation, ou de diminuer indéfiniment (d'être déréalisé), de façon toujours bornée, dans un principe généralisé de

conservation indéfinie de son statut d'existence relative aux faits d'être et d'avoir. De façon générale, on conçoit qu'une chose quelconque, du fait même que cette chose se prête à quantification, à qualification, ainsi qu'à fonction, n'apparaît pas pouvoir, à la fois devenir rien (aller au-delà de toute diminution), ni atteindre à l'*in extenso* (aller au-delà de toute possibilité d'adjonction). Et pour complémentaire, la continuité en existence est qualitativement absolue, ainsi que quantitativement infinie, ne pouvant ni diminuer, ou se trouver amoindrie, ni augmenter, ni se parfaire, sans contredire la signification tenue avec l'énoncé de ce qui se trouve par là distingué. C'est de cette façon contractuelle que l'on conçoit encore le pouvoir d'immanence de cette absolue infinité d'une réalité existentielle originelle, distincte de toute transformation parcellaire en des états individués d'être, de faire, et d'avoir. Du point de vue cosmogonique, cela qui advient étant représentatif, en quelque sorte, d'une existence relative, équilibre tensoriellement une existence absolue, depuis le pouvoir d'extension illimité en relativités, propre à l'univers des êtres et des choses qui sont des espèces bornées et variables.

C'est par réunion des deux catégories que nous concevons encore, entre l'incomplétude indéfiniment complétable et la complétude éternellement immanente, une interface qui exprime le pouvoir d'accroissement illimité, au-delà du fini, et en deçà de l'infini. En sorte que ce continuum spécifique d'une existence transfinie porte en elle les potentialisations de l'illimitation en extension du fini —le potentialisé qui est cette possibilité du fini sans limite assignable en variation de faire, d'avoir et d'être. En sorte que la logique qu'on applique à l'interface du transfini se fonde bien sur le fait que le contenu de l'infini comporte, dans son caractère invariatif, la négation du principe de limitation et, simultanément, aussi, l'impossibilité de varier, cependant que le contenu du fini inclut, dans sa possibilité variative, le principe de développement illimité.

Le même raisonnement peut être tenu en ce qui est d'un continuum subabsolu à constituer le mixte en interface du relatif et de l'absolu. Pour être intemporellement *ex-sisté* entre l'ensemble des parties douées d'entropie non nulle et non infinie, et le statut immanent et omnipotent du continuum d'absoluité endocosmique, le subabsolu est continûment rejoint par l'achevé épuisant ses potentialités de perfectionnement. En d'autres termes, le subabsolu peut se concevoir comme la rencontre entre le statut conditionné d'achèvement perfectionné par épuisement temporalisé des potentialités en des perfectionnements d'être, d'avoir et de faire, et le statut complémentaire de perfection par nature constitutive intemporalisable de l'inconditionnellement *ex-sisté* depuis l'absolu. En sorte que de ces dispositions nous puissions comprendre un ensemble de contractualités dont les conditions sont définies par les aspects que voici:

1. si les lois de composition effectuées sur ce qui est mathématiquement nul, sémantiquement neutre, et systématiquement non fonctionnel, maintiennent l'état de vacuité d'un résultat opéré dans la classe vide;
2. si les lois de composition entreprises sur ce qui est mathématiquement limité, sémantiquement relativable, et systématiquement variable, produisent des changements, mais sans que les résultats obtenus ne puissent jamais atteindre à l'entière de la classe pleine, ni à la vacuité de la classe vide;
3. et si ce qui est ajouté ou retiré au continuum caractérisé par la complétude *in extenso*, c'est-à-dire ce qui est réputé {absolu • infini • immanent}, ne change pas le résultat des termes qui restent invariablement pléniers de façon non extensive; alors peuvent être posées des relations contractuelles entre continus, relativement aux trois paramètres attributifs d'être, d'avoir et de faire; et en particulier les expressions d'un rapport aux trois coordonnées de la pensée propre à définir le constat de ce que toute intermédiation est seule relativable.

Sur cette base éclairant l'encours métamorphique, on déduit que chaque variation constatée en direction d'une déréalisation s'effectue au prorata d'une augmentation correspondante en potentialité, de ce qu'une réalisation coïncide à une diminution conséquente des potentialités de réalisation. On conçoit que l'infiniment divisé n'en existe pas moins, de ce que l'état vacuitaire d'être, d'avoir et de faire, équivaut aux potentialités de réalisation. Avec l'épuisement des potentialités de réalisation c'est à l'encontre l'existant individué qui, pour être parfaitement uni, corrélé et intégré, représente l'état de complétude dans les caractères d'être, d'avoir et de faits réalisés.

Sur l'animation humaine

Ce qui précède est à tenir que l'événement 'savoir humain' est, non seulement pas susceptible d'advenir *en soi* étant détaché de la réalité cosmique, mais encore qu'il ne peut advenir *pour soi*, c'est-à-dire sans contractualité aux réalités passées, présentes et futures d'un encours performatif en vue d'une réalisation compétente du Cosmos considéré comme un tout achevable par épuisement des potentialités de réalisation.

Il me semble important de faire apparaître que les moyens d'interaction mentale à ses codomaines organiques ne sont pas à considérer comme des artefacts. Cela dit en référence à la connexion advenant entre les réalisations depuis:

- le travail vectorialisateur des esprits: **valeurs** → **virtualisations**;

- le travail coordinatif des mentalités: **significations** → **qualifications**;
- le travail manifestatif des corps: **choses** → **propriétés**.

C'est en ce sens que l'on pose le produit de l'animation humaine {vouloir • savoir • pouvoir} en tant que fonction contractuelle à l'édification des réalisations d'une réalité considérée dans son entièreté (le réalisé, auquel s'ajoute la réalisation des potentialités de réalisation), relativement à des effets attendus, donc comme résultat des activités organiques non dénuées de raisons d'interagir. Cela dit en référence d'une approche impondérable dans le discours religieux (ce auquel il est possible de croire) et non prise en considération dans le discours scientifique (le savoir isolé de la raison des choses), afin de fonder le système des propositions vraisemblables et continûment améliorables d'une discipline particulière nommée **théorétique** depuis l'œuvre des philosophes Grecs. Rappelons que la théorétique garantit le champ des théorisations en ce que, si les résultats théorétiques se jugent encore à la réussite (la réussite comme critère de pertinence expérimentielle), ce qui est intellectuellement déduit des événements physiques phénoménologiquement à portée opératoire n'est plus soumis à ceux-ci en passant par le crible véridictif du travail mental inductif. La réalité en cours d'instance performative justifie en effet des critères métaphysiques, que l'entendement véridictif permet d'apercevoir **comme induction heuristique surdéterminant l'occasion d'une pertinence aux cas particuliers donnés à généralisation**. C'est en effet une évidence que, par simple définition de son objet, la science limite les instruments de la logique au processus de formation du savoir pertinent aux **apparences manifestées**, et qu'en conséquence son moyen ne concerne qu'une 'probabilité de vérité'. Il advient que si un tel savoir est signifiant relativement à un certain nombre de circonstances spécifiques de la **reconduction des événements** du monde, celui-ci reste inadéquat en référence aux activités transformatrices desquelles arrivent des événements nouveaux (le nouveau, non pas en tant que jamais vu, mais comme suite de la progression en réalisation durant l'instance performative de l'Univers).

Le questionnement dans le rapport de POURQUOI à QUI dans une clôture de son moyen limité à l'aperception endocosmique, d'une part, et le savoir entièrement empirique pour ne se préoccuper que du questionnement dans le rapport de QUOI à COMMENT, d'exclure ce qui est autre que perception exocosmique, fait que dans les 2 cas on prend position en regardant le monde exclusivement par l'un des bouts de la lorgnette des instruments logiques à faire les différences entre le regardé et le vu. Nous voici donc entre deux sources —le savoir extraceptif et les croyances introceptives— qui, s'ignorant depuis des traditions dogmatiques, ne peuvent coopérer à l'édification du connaissable. Depuis cette séparation institutionnalisée des appréhendements endo et exocosmique, le rôle humain sur les planches du grand théâtre de l'Univers est encore improvisé. Dans une certaine mesure, avec

l'appréhension scientifique, on se trouve qualifié, mais sans coordonner l'expression de cette qualification à celle d'autres acteurs travaillant la pièce qui se joue ailleurs et dans d'autres continuums. À l'encontre, pour cause de se suffire de croire en une grâce divine, on entretient religieusement l'attentisme d'un biberonnage spirituel, renonçant à participer autrement que depuis des rites invocateurs, pour cause de dénier la qualification des êtres dans le processus de réalisation performative du monde. Aussi, ce dont on traite ici, bien sûr, concerne peu les préoccupations de notre époque. C'est à anticiper d'une époque ultérieure de maturité par laquelle la communion participative des personnes aura en vue des réalités superstratives. Pour cause de connaissances plus matures et susceptibles d'une communication plus aisée, la personne humaine mobilisera certainement dès lors l'entièreté de ses moyens naturels coordonnant dans un travail personnel (personnel pour cause de personnalisation), un esprit, un mental et un corps. Ce ne sera alors pas le même regard que celui qui advient d'un savoir collectif depuis le rapport au seul substrat physique du Cosmos, ni celui qu'on porte sur le monde depuis la communication spéculative d'un propos métaphysique fondé sur une communauté de croyances exégétiques.

Dans son rapport avec l'aspect contractuellement tripartite de la réalité en cours de réalisation, il semble qu'on puisse accorder au principe de personnalité au moins un effet associatif sous-jacent aux expressions du libre-arbitre personnel, celui de s'appuyer sur un système de qualifications pour coordonner des moyens propriatifs à des acquisitions vertuelles. Relativement au système catégoriel propice aux présentes propositions, on nommera donc :

- **propriété**, ce qui caractérise une relation résolue dans le cadre des réactions, des automatismes et des conditionnements, qui participent à l'identification que nous faisons de l'effectué (c'est principalement la maintenance des états métamorphiques intermédiaires de l'encours réalisateur);
- **qualification**, ce qui caractérise une relation déterminatrice engagée depuis des actions entre un niveau d'information de l'effectué et une aperception des effets attendus, pour actualiser, selon des occasions, le potentialisé;
- **vertu**, ce qui caractérise une relation proactive de détermination. Par conséquent ce qui antécède et promeut vectoriellement l'actualité déterminatrice (la proactivité se définissant en tant que vecteur de l'action faite en vue d'un effet attendu dans un avenir plus ou moins lointain).

Enfin nous conviendrons sans le démontrer ici que, dans la mesure où une chose devient et acquiert, cette chose est constituée, évidemment, d'un substrat qui en assure la substance, mais aussi d'un superstrat qui, de même, lui communique son essence. Cette disposition reste compréhensible en tant que ce qui devient et

acquiert comprend, dans son encours déterminatif, des déterminés ainsi que des déterminants, distincts des indéterminations par fortuité. **Il ne saurait y avoir de référence au principe de fonction sans cette disposition, en tant que la partie agit dans l'organisé en raison du tout, quand elle reçoit son moyen de la totalité substrative qui la fait être (condition d'ababilité de l'individué à ne pouvoir être en raison de lui-même, en contradiction de complémentarité à l'inconditionnelle aséité de l'unicitaire).**

Théorie de l'ensemblement des individuations contractuelles

En dernière analyse des relations collectivisantes depuis des démonstrations d'appartenance établies dans le respect de 'l'univers des éventualités', on infère des classes d'attributions en référence aux faits d'être et d'avoir qui discriminent le **nombre** et le **nom** du principe d'individuation, la **signification** et le **prédicat** du principe de singularisation identificatrice, ainsi que la **fonction** actantielle qui, avec le **verbe**, régissent les relations de l'individué à son l'altérité.

Par définition des contractualités depuis des aspects complémentaires, la théorie des ensembles montre que si l'on déclare la réalité d'un domaine fondé, par exemple, sur des substrats physiques, alors le codomaine à le compléter représente l'ensemble de ce qui existe étant tout autre que physique. En sorte que, par cohérence épistémique, la complémentaire de l'ensemblement particulier au continuum physique contient, non seulement tous continums réalisés autres que physiques, mais encore l'inépuisable potentialité des associations qu'on peut former entre les continums réputés fondamentaux pour être irréductibles. C'est ainsi que parmi ces continums autres que le continuum physique, il en est un qu'on appelle spirituel, simplement parce qu'on le définit comme étant fondé sur des réalités propres à l'expérience qu'on a de l'esprit. Il apparaîtra évident que le contenu de ce continuum-là ne saurait être tenu pour tangible selon des propriétés physiques, c'est-à-dire que, sauf en référence au dogme matérialiste, ce serait un non-sens d'en chercher des preuves d'existence tenues à des manifestations physiques puisque, par définition, **il s'agit d'un contenu en éléments desquels précisément on discrimine la nature particulière de celle propre au domaine physique.**

Il en est de même pour la réalité psychique qu'on établit sur des réalités propres à l'expérience de la psyché, et non sur celles des domaines de la physique et de la spiritualité. Mais un autre aspect riche de possibilités conceptuelles ressort encore du procédé, relativement aux **contractualités** opérées entre domaines de la

seconde espèce (c'est-à-dire advenant comme conséquence des réunions opérées entre certains éléments appartenant aux ensembles formés de caractères contractuellement irréductibles). Dans le principe, rien n'empêche, *a priori*, de caractériser d'autres **modes d'être** depuis des **propriétés d'avoir**, si ces particularités individualisables procèdent de réunions entre des existats diversifiés déjà réalisés. Autrement dit, concevoir de nouveaux domaines intermédiaires, mixtes, depuis le seul examen des réunions entre des ensembles déjà connus, ou bien préalablement discriminés. Par exemple, pour attribuer des caractères spécifiques à des modes d'être depuis des réalités spirituelles intersectives aux réalités physiques d'un certain **avoir**, il suffit de réunir des éléments appartenant à chacun des deux domaines, pour caractériser des domaines intermédiaires réalisés, et donc aussi prévoir tout autre depuis le potentialisé. En sorte qu'on puisse concevoir, de la réunion de certains des caractères antagonistes appartenant à chacun des domaines, des capacités à définir, par exemple, la vie, la personnalité, etc., c'est-à-dire toutes choses données à progression métamorphique depuis l'organisation des caractères élémentarisables appartenant aux ensembles primaires.

Mais à ne pas confondre génération et transformation, la subsistance de l'**étant essentiel** dans l'**être substantialisé** soumis à son **devenir accidentel**, autorise les références du propos aux conditions de nécessité, de contingence, de possibilité et d'impossibilité, faisant que les sortes d'états d'être et d'avoir sont subsumables par ce qui 'existe' en soi sans attribution, autant que sans fonction relationnelle, ni grandeur relative. Rappelons une notion échappant aux opérations logiques circonscrites aux transformations métamorphiques, détachées de leur génération. L'état de vacuité tenant au domaine du prédicable à l'instant originel des actualisations spatiotemporelles de faire, d'être et d'avoir, n'est pas interchangeable avec le statut de viduité supposant l'état privatif de l'**ex-sisté en vue d'être** (c'est-à-dire comme s'il n'y avait pas une source inconditionnelle d'existence). S'il y a bien *tabula rasa* à l'origine t_0 de l'instance temporellement processuelle de réalisation du Cosmos coïncidant à un état de non-être, non-avoir et non-fait, il n'y a pas, aussi, absence de contenu. C'est là, essentiellement, la distance sémantique pouvant discriminer le concept de néant de celui du chaos, et qui permet de concevoir l'anexistence en deçà du non-être, pendante de l'existence au delà l'être. De même la sous-jacence des êtres et des choses implique la présence ou l'absence en existence aphénoménique, semble-t-il sans ambiguïté, étant dans son principe à l'image des êtres et des choses pouvant se manifester, mais pas obligatoirement.

C'est en tout cas de cette relation qu'il advient qu'on puisse attribuer différentiellement aux êtres des caractères à leur altérité. En sorte qu'il semble qu'on ne puisse faire l'économie d'une notion d'ensemblement depuis le degré de cardinalité de

l'étant (l'être en soi par seule présence) considéré procéder d'une originelle existence unicitaire et d'une énième dissémination dans le principe de la pluralisation nominale, toujours dénombrable. Ceci dit, bien évidemment, dans le cas où les instruments véridictionnels dont on use pour orienter des opinions sur la réalité n'aient pas conduit le penseur à conclure en la génération des êtres et des choses *ex nihilo*, c'est-à-dire originellement depuis rien, dans la confusion sémantique entre le processus de génération, et celui de la transformation subséquente au généré. Ce n'est qu'à cette condition que l'**individuation en substance** a une expansion extensive tenant aux propriétés de l'espace, quand l'**individué essentiel** a une expansion intensive tenant aux propriétés du temps. Dans la considération de l'existence sur l'axe endocosme / exocosme, on retrouve l'inséparation de principe d'un côté pile d'avec son côté face avec le spatiotemporalisé, en ce que l'expansivité dans le sens extensif fait référence au principe de profusion différenciatrice de ce qui se prête à transformation métamorphique, alors que l'intensivité complémentaire est disséminatrice, tenant au processus de génération.

Continuums fondamentaux complémentaires entre eux, à permettre une indéfinité de réalités mixtes

Le problème de la vérité des propositions vise à démontrer le fondement de nos structures attributives. Nous cherchons dans ce dessein d'établir formellement que la structure de nos attributions est non contradictoire, au sens large du terme. C'est ainsi que dans la théorie des ensembles, on peut définir, en tant que moyen d'appréhension, un ensemble borné quelconque, en situant celui-ci comme élément appartenant à un ensemble plus général. De cette disposition vient à l'idée la nécessité d'énoncer un axiome holistique de la théorie ensembliste, par lequel tout surensemble formé d'éléments d'espèce finie, relative et variable, a pour borne inactualisable un contenu complémentaire *in extenso*. Pour bien saisir cette proposition, on avancera l'analogie de la suite indéfinie des nombres comme étant transfinie, quand cette suite indéfinie dans le transfini ne peut se poser qu'en raison de l'entendement d'une infinitude complémentaire appartenant strictement à l'infini. Autrement dit, si le cas particulier du nombrable permet d'atteindre au concept général de transfinitude comme champ indéfini du limité, ce n'est à l'encontre que de l'entendement des universaux que le caractère d'infinitude permet le concept de finitude constitué des singularités dans le fini. Une telle théorie holo-ensembliste a pour application l'étude de la structure globale du

principe d'ensemblement, de façon à autoriser l'analyse critique des fondements métathéoriques du principe des nombres (les quantificateurs), du principe des sémanticités (les qualificateurs), ainsi que celui des fonctions (les fonctions depuis des indicateurs valoriels de variation d'état).

Proposons-nous, avant de poursuivre, de concrétiser la notion de ce domaine existentiel ayant comme partition l'ensemble de la réalité bornée à laquelle est applicable notre système d'attribution fondé sur la polarité entre thèses et antithèses. Que montre l'observation de la nature? Qu'il se produit progressivement un surcroît de réalité advenant avec l'écoulement de la temporalité, et cela, proportionnellement aux systémations substratives qu'on supposera, jusqu'à preuve contradictoire, donné originellement en existence (bien évidemment en référence au principe de conservation et non à celui de la génération spontanée). On constate que ce partage est dans la nature effectué en 'x' strates de systémicité, dont le nombre reste indéterminé, mais sans doute fini. Ce nombre est indéterminé, non seulement eu égard à la considération de l'ensemble de l'Univers formé de l'encore potentialisé et du déjà réalisé, dont l'intersection représente en pratique l'actualisation médiane, puisqu'on n'a pas l'expérience du terme **omicron** susceptible de marquer la borne inférieure marquant l'origine des individuations au microcosme, ni du terme **omégon** censé marquer la borne supérieure en organisation, puis en intégration visant au macrocosme l'unité du tout.

Constituons cependant un ensemblement de la totalité d'éléments systémisés entre une limite infinitésimale et la limite de la plus grande organisation possible (celle qui se trouve potentialisée avec la croissance en organisation des quasi innombrables individuations intermédiaires investies dans les stratifications complexifiant le réel). La chose est possible puisque l'on considère la réalité comme la somme des réalisés, à laquelle s'ajoute les 'à réaliser' d'une réalité complète, et que cette somme est toujours bornée, quelle que puisse être son ampleur. Alors existe pour complémentaire à la somme des ensembles finis, un unique élément qui ne se prête pas à partage, et vis-à-vis duquel la totalité des ensembles finis assure le rôle d'élément neutre; un rôle semblable à celui que tient le zéro vis-à-vis des quantités finies.

Sur le produit sémiotique des mentalités

Ce qui précède permet d'entendre que l'activité mentale, qui consiste à clôturer un épistème particulier, implique la notion d'incomplétude du clôturé: cela même qui est réputé complémentaire. Autrement dit, si le clôturé par la pensée comprend ce qui est de nature relativable, finie, variable, alors l'extérieur du clôturable

comprend ce qui est de même nature en l'état non-individualisé, que surdétermine encore l'incognoscibilité d'une existence dans le statut transfini, subabsolu et invariant (elle est à distinguer l'indicible du dicible).

Les principes d'égalité / inégalité, d'identité / inidentité, et de remplaçabilité / irremplaçabilité, montrent les caractères du clos, donc ce qui est processuel, parcellaire et différencié par nature. Il est alors capital d'en considérer l'ensemblement à être métaphysiquement complet. Sériions les domaines de cet ensemblement réputé complet. Il peut ressortir de l'univers des opérations propositionnelles, qu'on effectue au premier degré de simplification, étant réduit à quatre cas de figure, qui sont:

- $\{=\}$, suivant la coordonnée lue: égalité, identité, remplaçabilité;
- $\{\neq\}$, la face opposée du premier cas dans les trois référentiels particuliers, soit inégalité, inidentité, et irremplaçabilité;
- $\{=\cap\neq\}$, c'est-à-dire ni l'un et ni l'autre, comme interface vide entre l'épistème et sa complémentaire;
- $\{=\cup\neq\}$, c'est-à-dire l'un et l'autre pour exprimer la plénitude: la complémentaire unicitaire, coordonnée à l'ensemblement des cas particuliers.

Là se tient en effet le principe de discrimination sémantique. On peut dire quelque chose de 'x', à la condition d'avancer des éléments du savoir qui puissent distinguer 'x' **de ce qui ne constitue pas** 'x', c'est-à-dire 'non-x'. En sorte qu'en posant 'x \neq y', on surdétermine cet énoncé avec l'implication que 'y' est contenu dans 'non-x'. Car 'y' est élément de 'non-x', tel que si l'on considère 'non-{x, y}', ce ne peut être que dans le rapport à distinguer 'x' et 'y'.

Il apparaît alors que la relation primordiale à retenir comme la plus complète afin de définir le champ du travail de discrimination intellectuelle est $\{x \bullet \bar{x}\}$, quand 'non-x' contient **tous les autres éléments qui n'appartiennent pas à 'x'**. En sorte que c'est depuis un tel rapport en particulier que sera déplacé un élément appartenant à 'non-x', et dont la nature est réticulable aux caractères de 'x'. Or ce raisonnement échappe à la doctrine prévalant présentement en science. En effet, considérant négativement l'existence de tout tiers exclu, on y base la prédiction du conséquent dans les limites du reconduit, et l'on y conçoit la réalité du monde réduite aux arrangements possibles dans le prolongement du même. **On fait alors comme si la réalité ne pouvait être d'une autre nature que l'extension du préalablement expérimenté.** Dans la considération du tiers inclus, l'agrandissement indéfini du fini se pose en tant que le mixte ressortant de l'union ensembliste de l'infini au fini. De même, pour le domaine subabsolu qui se conçoit comme le mixte issu de l'union du relatif (spécifique de la multiplicité du limité) à l'absolu

(caractérisant l'unicité *in extenso*). D'où l'aperception de ce que le domaine des perfectionnements est potentialisé à l'Univers dans le champ de l'inépuisable diversité des limitations actantielles reliées depuis des fonctions distribuées en strates complexificatrices dans la nature. À l'encontre du présupposé de quelque chose depuis rien, nous tiendrons que ces potentialités de perfectionnement ont leurs sources dans ce qui est perfection invariative par constitution propre où du moins leurs archétypes), en sorte que le terme des perfectionnements reste une quasi-impossibilité, en référence à l'entièreté de ce qui est simultanément présent dans l'une quelconque des actualisations spatiotemporelles. C'est ainsi qu'on peut concevoir, à surdéterminer l'instance performative de réalisation du monde, une intemporelle expérience compétente de l'existence, à l'unique condition de la tenir subomnipotentielle.

Exposons les premiers éléments d'une théorie holo-ensembliste du propos. Par construction, on a le '0' (zéro), tel que pour tout 'x', $x \pm 0 = x$. Cet élément nul est le seul jouissant de la propriété de neutralité. En sorte que si l'on ajoute ou que l'on retire cet élément nul à ce qui est individué étant borné, cela n'en change pas le résultat. Considérant qu'un ensemble borné a pour cardinal un nombre fini d'éléments, et qu'il est toujours possible de décompter ce qui se trouve être indéfiniment extensible, alors existe le contenu complémentaire dans la théorie des ensembles, pour tout ensemble fini le plus grand. Dès lors, il devient possible de montrer en extension qu'il existe un seul ensemble contenant un élément unique qui n'est élément d'aucun autre. Cet ensemble infini a la propriété, adventice de celle du zéro, propre à définir ce qui existe au-delà le transfini particulier du dimensionnement indéfiniment agrandissable du bornable. La propriété d'infinitude est de n'être **pas relativable**, ni **subordonnée au principe de variation**. D'où l'axiome complémentaire à celui du zéro, avec la convention des signes:

- '∅' = classe vide (sans contenance);
- '∴' = classe des sécables, les choses individuées toujours bornées (contenants limités) du domaine des propositions relativables de ce qui se prête à transformation;
- '∇' = classe unicitaire, non bornable (le contenant illimité), domaine de l'absoluité et de l'immanence.

Il existe un unique élément *in extenso* noté '∇' tel que l'on peut écrire: $\nabla \pm x = \nabla$. En sorte que toute quantité bornable 'x', et ce, quelle que puisse être sa taille, ajoutée ou retirée à l'ensemble *in extenso* '∇', n'en change pas le terme. Vis-à-vis de l'ensemble *in extenso*, un ensemble se prêtant à extension joue alors la fonction d'élément neutre. Par ailleurs, il peut être posé: $\bar{\emptyset} = \nabla$, **ce qui permet de définir**

la classe de l'entièreté *in extenso* comme la seule qui soit opposable à la classe vide. Ces relations ont pour résultat capital l'expression générale d'inclusion:

$$\emptyset \subset \therefore \subset \nabla$$

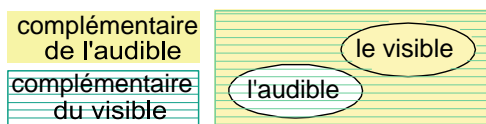
En référence à l'expérience du limité variant relativement, on peut encore concevoir ce qui existe complémentirement à l'ensemble constitué de la totalité des individuations répondant aux prédicats d'être, d'avoir et de faire. Soit comme variable 'x', la propriété d'être, d'avoir et de faire relativement; E ($P_{(x)}$), représente l'ensemble des parties ayant cette propriété. On conçoit alors que cette propriété se démarque de celle qui consiste en une unicité existentielle *in extenso*. La complémentaire de 'E' appartient à l'existence *in extenso* en raison de ce que l'on peut toujours attribuer en extension de l'individuation des membres d'une famille. En effet, par référence au contenu de l'Univers, si 'E' était vide, sa complémentaire serait encore l'existence *in extenso*, en raison de ce que la complémentaire de rien ne peut qu'être une plénitude *in extenso*. Mais 'E' **n'est pas vide puisqu'il contient les éléments d'existence limitée et relative** que l'on connaît d'expérience depuis nos relations dans le principe d'individuation, comme de partiellité existentielle. Si 'E' était plein, 'E' serait sans possibilité de croître en réalisation. Alors ce serait la complémentaire qui serait vide. Mais l'ensemblement 'E' **n'est pas plein puisqu'on lui reconnaît la propriété d'extension**. L'existence *in extenso* surdétermine conséquemment effectivement 'E', **même si, par principe, il est impossible de l'actualiser en référence à notre continuum**. Par conséquent, cette disposition implique de concevoir —en référence au principe d'hystérésis (le retard indéfini entre l'égalisation des contenus respectifs d'une ubiquité dans l'éternité en rapport à la successivité dans le temporalisé)— que le continuum en lequel est ce qui subsiste étant fini, relatif et variable constitue un contenu à jamais partiel de ce que comprend le continuum de plénitude *in extenso*, se définissant complémentirement dans la modalité d'infinité, d'absoluité et d'immanence.

Disposition holo-ensembliste à l'examen des connaissances acquises en sémiotique

On sait que la dynamique des antinomies signifiantes (les sémanticités positives consistant en thèses et antithèses de la production des identificateurs), est mise en rapport avec la dynamique des individuations, en tant qu'effets positifs et négatifs du même. Dans les deux cas, **il ne s'agit aucunement de ce qui arrive par**

manque, mais de cela qui est par opposition dans le principe de l'annulation des conséquences: quelque chose de positif et parcellaire s'oppose positivement à autre chose de parcellaire. Il m'apparaît important de saisir que pour désigner le contenu de l'Univers, parce qu'il est limité et relatif, nous faisons référence à **des éléments discrets d'attribution dans les prédicats aux individuations d'être, d'avoir et de faire**, quand ce qui en est le surdéterminant absolu et infini implique **une continuité inattributive, comme source de toute discontinuité attributive**. Un exemple suffira à le montrer.

Si nous en croyons ARISTOTE, la voix peut être soit audible soit inaudible, comme le regardé peut être visible ou bien invisible. Or nous pouvons concevoir qu'on ne puisse, sans mélanger les genres, appliquer le caractère d'invisibilité à la voix et le caractère d'inaudibilité au vu. Cependant la partition de l'inaudible contient, simultanément, les caractères de visibilité et d'invisibilité, **en tant que partition de ce qui est tout autre qu'audible**. Formons, pour le comprendre plus aisément, un ensemble des deux sortes sémantiquement discrètes et disjointes. En examinant le diagramme de la figure ci-dessous, nous pouvons voir que l'audible et le visible, ces deux sous-ensembles qui sont ici discriminés, ont bien pour complémentaire l'état informel aux caractères tenus dans les antithésies.



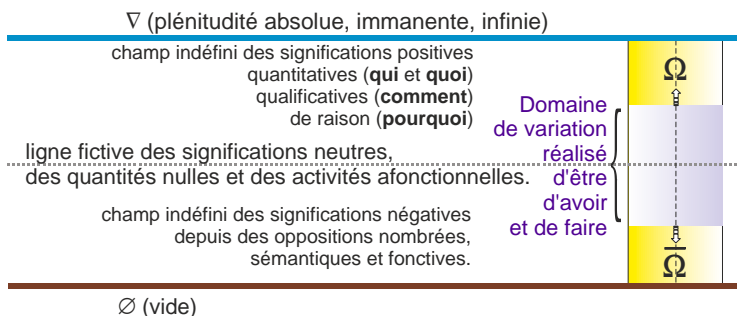
Par suite, étant donné une thèse quelconque, on prévoit que des relations collectivisatrices sont applicables depuis des démonstrations ensemblistes d'appartenance. Dans l'univers des éventualités, la thèse n'est **événement certain** qu'en relation à son antithésie, en tant que l'univers des éventualités rapporté au propos est représentable par l'ensemble des combinaisons (si {t} est la thèse et { \bar{t} } l'antithèse):

$$P_E = \{ \{t \cup \bar{t}\}, \{t\}, \{ \bar{t} \}, \{t \cap \bar{t}\} \}$$

Or, se suffisant sans inconvénient des seules thèses et antithèses dans les usages qu'on fait des langues naturelles, en métascience, les relations signifiantes des deux autres aspects sont indispensables en ce que $\{t \cup \bar{t}\}$, qui représente 'E', l'union de la thèse à son antithèse, est inévitable par rapport à $\{t \cap \bar{t}\}$, l'intersection vide qui identifie l'événementialité réputée impossible.

Les cas possibles, fussent-ils innombrables, et sa transformation subséquente, fut-elle immense depuis le relationnel contractuel entre éléments finis et leurs

compléments oppositifs, ne constitueront toujours qu'une **interface variable en contenu**, instaurée entre la classe de plénitude *in extenso* et celle du vide opposé. Au-delà du plus grand ensemblement d'éléments limités, rien n'est discriminable, tout contenu nous apparaissant isomorphe, amorphe (sans forme), ou informel (s'opposant au formé); cependant que nous pouvons parcourir le chemin contraire au précédent depuis des actualisations oppositives dans le principe des quantités, des significations, ainsi que des valeurs actantes, spécifiques du domaine variatif médian. En sorte que si l'on réunit en un seul ensemble la totalité des éléments ainsi discriminés (ce qui est posé et sa contradiction) nous nous trouverons dans la situation du domaine des possibilités de varier dont nous représentons le graphe à l'aide de la figure suivante.



L'opération consistant à actualiser quelque chose identifiable par 'x' implique de considérer l'existence de son complément oppositif, antinomique ou contradictoire 'x̄'. Plus particulièrement, 'x' peut être un nombre positif, et dans ce cas 'x̄' est le même nombre négatif. 'x', peut être une thèse, alors 'non-x' est son antithèse. Cela peut être encore une valeur d'action 'x⁺' (ce qui fait la raison d'agir comme vecteurs de forces, efforts, ou luttes, dans l'activité), alors 'x⁻' correspond au mouvement inverse en tant que condition qui s'y oppose positivement. Si 'x' désigne une particule, alors 'x̄' existe en tant qu'antiparticule, même à n'être pas simultanée sur le même site, ou ne pouvoir être dans le même continuum.

Dès lors que nous reconnaissons le principe de ces implications ensemblistes, il convient de réexaminer quantité de nos présupposés. Très succinctement, par exemple, nous pourrions évoquer les propriétés spatiales en tant que limitations en étendue ressortant d'un appréhendemement exoeptif des relations topologiques. Ces propriétés nous apparaissent maintenant comme des propriétés partielles et limitatives, que surdétermine un niveau ubiquitaire des propriétés du principe d'étendue dans le subabsolu. Cela dit à éclairer que **l'étendue à l'infini ne représente que la modalité de transfinition du fini indéfiniment extensible en dimension, et non l'infinité elle-même**, dont la nature complémentaire est sans dimension. Le concept d'ubiquité discrimine à cette occasion le localisé face à l'infini, par

rapport à l'existat inlocalisable du continu, en sorte que le principe de répartition spatiale se pose justement **comme propriété limitante spécifique du discret** (l'espace continu, réputé absolu, trouve sa raison en rapport à la modalité d'inconditionnalité existentielle). Il en va de même en ce qui est du principe de temporalité dans son rapport à l'éternité. Pour être non séquentielle et non parcellaire, nous pouvons maintenant concevoir l'éternité au delà de la propriété d'ubiquité durative, c'est-à-dire englober un présent illimité, dans lequel arrive, comme partition, la succession des actualisations, leurs durées, séquencées entre une origine dans le passé et l'indéfinition du futur; alors même que l'absolu en existence ne se prête pas à temporalisation. Autrement dit, l'éternité suppose la propriété durative, qu'on exprime de façon circonscrite et translimitable dans les prédicats dont le principe de séquençement représente le caractère de limitation spécifique du temporalisé.

Pour résumer le cadre holo-ensembliste qui vient d'être avancé, notons que:

1. **le concept de limitation** représente l'inclusion du limité dans l'illimité; l'infinitude discriminant l'attribution à l'infini par rapport au principe de finitude du fini, si le fini est ce auquel, y étant ajouté ou retiré, change la dimension du contenu, qui restera cependant toujours borné quelles que soient les grandeurs et les opérations envisagées, quand l'infini est ce auquel ces opérations ne changent pas le contenu qui reste invariable autant qu'imbornable (donc de nature non spatialisable);

2. **le concept d'identification** représente la relativité d'une dissémination attributive incluse comme partition de continuité du continuum absolu; les prédicats d'être d'avoir et de faire appartenant aux discontinuités des interindividuations parcellaires et relatives;

3. **le concept de réalisation** représente non seulement le contrat actantiel entre l'incomplétude du contenu réalisé depuis des occasions antécédentes et ce qui reste de potentialisé en réalisation complémentaire, mais aussi l'inclusion du réalisé après épuisement du potentialisé, en rapport à la compétence finalisée de l'Univers à permettre l'expérience de l'existence, comme partition de la complétude existentielle immanente (intemporalisable) et *in extenso*.

De façon générale, nous tirons l'idée de fonder une théorétique applicable au domaine de la métaphysique, de l'application des théorèmes holo-ensemblistes. En sorte que tout énoncé sur notre expérience limitée d'une transformation d'être, d'avoir et de faire depuis un donné en existence reste subsumée à la logique des complémentaires ensemblistes; et tel que nos concepts d'une expérience partielle fassent bien référence au principe d'être issu, en tant qu'éléments limités, d'un ensemble *in extenso* d'existence nécessaire, comme source des existats possibles.

Dans la logique restreinte aux ensembles du principe de mesure quantitative, ‘équipollence’ signifie un même nombre d’éléments. D’où est qu’un ensemble fini ne peut être équipollent à l’une de ses parties. Cependant qu’une partition quelconque effectuée sur un ensemble infini (ou par extension sur un ensemblement dans le transfini) conserve l’égalité en grandeur de la partie à l’ensemble. En sorte que, par analogie, dans la logique des ensembles propre au principe d’identification, ‘équipollence’ signifie: mêmes propriétés, qualités et vertus. On conçoit par suite qu’un ensemble relatif constitué d’identités sémantiques ne peut être équipollent à l’un de ses sous-ensembles propres. Par hypothèse, si ‘A’ et ‘B’ contiennent des éléments discrets d’attributions, ‘A’ peut être déclaré identique à ‘B’ depuis des deixis² singulières qui les identifient distinctement. Mais ‘A’ ne saurait à la fois contenir ‘B’ comme partie stricte, et cumuler cette identité. Sauf —et voilà la raison de cet exposé— s’il s’agit de contenu subabsolu, pour cause de tenir son statut d’une extension aussi dans l’absolu.

Ternalité

Le terme de ternalité sert en métascience à désigner le concept fondant la réalisation de la réalité sur le concours de trois natures fondamentalement différentes et irréductibles, en raison d’aspects contractuels sous-jacents au processus de réalisation cosmique. L’aspect contractuel entend que ces natures sont seulement ensemble déterminatrices de transformations métamorphiques du contenu cosmique préalablement donné en existence, quand l’instance de réalisation performative se situe entre une origine nulle d’être, d’avoir et de faire, et l’épuisement des potentialités de réalisation dans le finalitaire.

Un moyen de communiquer du sens au propos consiste à rapporter la multiplicité quasi indéfinie des réalisations de la réalité depuis ces trois fondamentales sous-jacentes, au moyen d’une analogie aux trois couleurs primaires du spectre indéfiniment complexifiable des couleurs. Cette analogie semble en effet la plus riche à permettre la conceptualisation des aspects contractuels dans le fonctionnement du processus de réalisation du Cosmos. Mais pour comprendre la portée analogique entre couleurs et facettes complémentaires des compositions de la réalité, nous avons à nous souvenir qu’on attribue des couleurs aux objets, en correspondance à ce que l’on perçoit, et qui est justement l’inverse de la partie spectrale investie

2. La deixis représente une notion concrétisable par cela qui marque la localisation de toute individuation à son altérité relationnelle (temps métaphysique et espace physique, ou topologies et successivités aphysiques). Le fait d’être ici ou là, en tel moment ou bien en tel autre, occasionne la présence permettant le fait d’avoir ceci ou cela, par comparaison attributive à l’altérité relationnelle.

dans l'objet, puisque ce qu'on perçoit est la couleur réfléchie, et pas cela qui est absorbé, transformé, pour finalement appartenir au métabolisme d'objet. Cette considération est, dès le départ, à poser les trois catégories de rapports examinés en correspondance avec :

- la **transparence** à passer par le constitutivement neutre;
- la **réflexion**, les manifestations;
- l'**absorption**, en analogie au donné à métabolisation interne.

Bien évidemment, en toute chose, comme tout être, la réflexion compose avec l'absorption. Ce que l'on considère ici se trouve constitutivement complétable (métabolisation interne) au prorata du degré de transparence aux réalités, actuelles ou potentielles, du monde; de façon telle que l'être, ou la chose, ne saurait réagir aux réalités de son environnement qu'en raison de sa propre nature. On admet généralement qu'on ne peut demander à une plante d'être morale, ou bien à une pierre de penser, de ce que la plante est par définition **transparente** aux événements spirituels de son environnement, quand la pierre l'est aux événements psychiques. Il est important de voir que **ce ne sont pas ces réalités dont on parle qui n'existent pas. C'est que, présentes, elles n'interfèrent pas avec le monde de la pierre, ou celui de la plante.** Par contre l'humain, pour être susceptible de composer dans sa nature des événements matériels, mentaux, et d'âme, peut donner comme étant également tangible l'une ou l'autre de ces réalités auxquelles elle réagit, tout en restant transparent à certaines de leurs compositions, comme encore réaliser en lui quelques combinaisons qui surajoutent au phénoménologiquement reçu séparément. Cela est à faire qu'untel pourra non seulement être noir ou blanc, en tant que propriétés corporelles, mais encore musicien ou maçon, en tant que des résultats qualificatifs depuis sa mentalité, bon ou méchant, comme résultat vertuel par l'esprit.

On connaît par expérience un certain nombre de rapports associatifs des couleurs. Imaginons alors d'accorder la structure de la réalité fondée sur le même principe, en faisant correspondre point par point les rapports des couleurs entre elles, aux aspects contractuels d'une réalisation progressive de l'Univers.

blanc	jaune	cyan	magenta	bleu	vert	rouge
thymos	mental	esprit	corps	spirituel	psychique	physique
{ $\phi \cdot \psi \cdot \chi$ }	{ $\phi \cdot \psi$ }	{ $\psi \cdot \chi$ }	{ $\phi \cdot \chi$ }	{ χ }	{ ψ }	{ ϕ }

Dans le cadre analogique entre ce qu'on voit des couleurs (spécies des espèces et particularités individuelles) et ce qu'on aperçoit des aspects contractuels de la composition de la réalité, nous pouvons penser que les événements de la nature peuvent être diversement appréhendés par les d'êtres de l'Univers **en fonction de**

l'étendue du regardé depuis les trois fenêtres de la conscience ouvrant respectivement sur l'endocosme, l'exocosme et le mésocosme. Cela est à dire que le rapport à la réalité peut faire que l'un, considérant tel événement, peut le déclarer de nature spirituelle, quand pour l'autre il sera mental, voire, à se trouver strictement assimilé à un comportement somatique (limité à son aspect matériel).

Pour faire court, voici quelques évocations à permettre le fonctionnement tripartite de la réalisation cosmique. À l'exemple des couleurs opposées (par exemple le bleu et le jaune donnant le vert), le rapport indiqué supra fait correspondre la substance d'avoir, sur le lieu d'une 'lumière' psychique, opposable aux corps matériels et non pas aux phénomènes physiques; comme la puissance physique de faire l'est aux esprits et non pas au spirituel. De même, chaque composante devient parallèle avec le principe des couleurs, en tant que c'est de la composition entre le domaine des énergies spirituelles et physiques qu'arrive la matérialisation du corporel. Cela n'est pas en soi évident, mais ce ne l'est pas plus que de concevoir que c'est du mélange du rouge et du vert qu'advient de voir le jaune. Enfin, comme en dehors du spectre visible est le noir, en tant qu'absence de toute coloration, de même, hors l'ensemblement de ce que l'on considère avec les aspects contractuels de la réalité, il n'est rien de réalisé. Entendons bien rien de réalisé et non pas rien d'existant.

Imaginons maintenant les trois fondamentales contractuelles de la réalité —le spirituel, le physique et le psychique—, passant au travers des individuations corporelles, mentales et d'esprit, formant le présent tissu des transformations métamorphiques de l'Univers. Sept classes seulement de rapports sont à considérer, puisque le cas d'une transparence aux trois fondamentales est à établir la classe vide de réalisation (mais pas d'existence). Ces sept classes permettent alors d'envisager la systématique des règnes contractuels entre eux dans la réalisation de l'Univers, depuis la notion d'ordre accompagnant la complexification s'instaurant entre microcosme et macrocosme d'une suite ininterrompue de transformations métamorphiques. Cependant que pour ne pas encombrer le présent sommaire dont la portée vise uniquement à en définir le principe, nous n'en exposerons pas l'étude ici.

Rapporté à l'entière cosmique, l'analogie, dans son principe, semble d'une applicabilité générale à ce qui se trouve échelonné en différents aspects entre un *infimum* et un *supremum*, comme intervalle répartissant les réalisations individuées en des strates hiérarchisées, dont chacune subordonne ce qui compose son substrat, tout en étant subordonnée à son propre superstrat depuis une efficacité relative dans la progression des moyens s'exprimant selon des occasions.

Examinons ce qui sous-tend à la formation complexifiée de la nature depuis ce rapport. La **lumière physique** associe la frange visible d'énergie ondulatoire des

photons variant par quanta. On sait que des superpositions dans le principe ondulatoire changent les effets, en sorte qu'entre deux rayons de même longueur d'onde arrive l'annulation de la manifestation ondulatoire, comme son amplification. En sorte que dans l'ensemble des compositions aboutissant à des propriétés colorimétriques, toute couleur complexe a pour résultante une radiation monochromatique équivalente, et toute couleur monochrome peut être vue depuis une proportion entre les trois fondamentales, telle que même quand s'accroît, ou que diminue la largeur du spectre du visible en fonction des espèces biologiques les plus évoluées, l'ensemble se referme encore sur lui-même pour constituer un rapport trichrome. Toutes ces caractéristiques considèrent des analogues susceptibles d'induire le travail de théorisation systémique des stratifications de la nature fondées sur le concours de trois aspects irréductibles et contractuels examinés plus avant.

Dépasser la théorie du sens fondée sur la négation du tiers exclu

Une aide importante afin de saisir ce que représente une métascience impliquant l'instance de réalisation performative de l'Univers dans le principe des causes avec effets attendus vient de développements sémiotiques. Expliquons-nous. Sous-jacentes aux choses sont des phénomènes à les manifester. Grâce aux sciences, rien de matériel ne se conçoit plus hors les phénomènes physiques. Mais sauf de rares essais, la phénoménologie est encore de nos jours restreinte aux aspects physiques de l'Univers. Le concept de phénomène permet à proprement parler d'apparaître dans une relation individuée à son environnement depuis des oppositions dynamiques nécessitant les notions d'énergie, d'opposition de forces, et de travail. Il est à prévoir que nous ne puissions bien concevoir les événements concernant les efforts psychiques et les luttes spirituelles dans le contexte d'une instance performative de réalisation de l'Univers, que depuis une phénoménie particulière à ces domaines. Une phénoménologie générale ne peut manquer d'apparaître progressivement à relier chacun des trois domaines contractuels de réalisation depuis des transformations métamorphiques physiques, psychiques, spirituelles. Si le produit de la phénoménologie physique concerne les propriétés des corps matériels, le produit de la phénoménologie psychique se reconnaît comme activité qualificative depuis des mentalités. Pour l'essentiel, l'activité mentale s'instaurant entre un savoir-être-fait et un savoir-faire réalise un domaine connexe de phénoménologie psychique, dont on ne saurait faire l'économie sans donner dans le présent dogme physicaliste à propos de la réalité du monde.

Ce présupposé à traiter tangiblement des qualifications (principe des causes avec effets attendus), se surajoutant à la tangibilité des propriétés physiques (principe du déterminisme de cause à effet), introduit conséquemment la dynamique de la psyché à produire des significations, dans la manifestation des oppositions entre thèses et antithèses. Relativement à l'expérience progressive de nos qualifications au monde, il est alors aisé de prévoir que, dans une humanité future animée de nouveaux idéaux complétant ceux qui mobilisèrent les réalisations du présent âge, des femmes et des hommes consacreront au moins autant au développement des outils de la pensée, que tant d'autres auront consacré, depuis l'avènement des sciences et des technologies, à l'instrumentation qui représente notre prolongement corporel aux choses physiques. Bien naïf en effet serait de croire que les compétitions pour de meilleurs niveaux matériels de vie seront toujours l'objectif premier. L'humanité ne peut manquer de passer, aussi, par les compétences à conquérir les niveaux supérieurs de la pensée, tant il apparaît vrai que les idéaux qui ne peuvent se réaliser dans une génération appartiennent encore aux suivantes, depuis les potentialités qui sont par là latentes dans la nature humaine.

Relativement au contexte phénoménologique des mentalités, la disposition qui précède peut se traduire en tant que 'travail mental' sur le modèle des lois de la physique, depuis l'énoncement pragmatique posant que le produit psychique est proportionnel à l'intensité des efforts fournis, par un coefficient d'efficacité qualifiante. Mais la bonne compréhension de ce propos est à devoir introduire au moins un premier niveau d'intensivité mentale, qu'on traduit dans le concept des sens multi-ordinaux s'échelonnant entre l'ensemble des diversifications extensives à l'exocosme, et leurs unifications complémentaires à l'endocosme. Ces éléments du premier niveau d'intensivité mentale des événements surconscientiels de compréhension se surajoutent à la conscience que nous acquérons dans l'expérience de nos relations extracéptives au monde.

La nomenclature de ce qui se trouve individué dans notre univers des pluralisations quasi inépuisables d'être, d'avoir, et de faire s'accroît au fur et à mesure des inventaires historiques et scientifiques qu'on en peut faire depuis des descriptions. Les noms étant désignatifs d'individuations dans tous les plans de la réalité, ce sont ces individuations qui supportent les **descriptions** de ce qui est, de ce qui a, et de ce qui se trouve ponctuellement fait, tout au long de la flèche du temporel. En sorte que dans le processus d'acquisition d'un savoir personnel, une représentation susceptible d'objectivité reste essentiellement distincte de la subjectivité attributive depuis des concepts. Seul ce mixte psychosomatique a pouvoir de faire coïncider une qualitativité psychique, à des propriétés physiques. Mais c'est à apercevoir qu'un mixte psychospirituel fait de même en rapport d'une

continuité complexificatrice de la conscience du réel; c'est-à-dire une surconscience concernant l'intensivité à l'endocosme, ajoutant à la conscience qui est extensive à l'exocosme.

Considérons bien le processus d'acquisition entre le pôle des extractions d'une diversification indéfinie selon des caractères particuliers et le pôle opposé d'une pénétration introceptive visant l'unicité en rapport à des universaux: il est à définir l'étendue des transformations performatives opérées au niveau des mentalités. Le sentiment représente alors l'interface entre **les sens** nous communiquant la sensation des objets, et le sens rendant compte d'une interférence qualitative. L'empire des sentiments n'est pas moins riche que celui des sensations, et il convient d'en discuter depuis des termes spécifiques à pouvoir évoquer ce domaine. C'est en effet à ce niveau que commence d'apparaître le premier palier de la faculté imaginative, domaine de *ce qui vient à l'esprit*, ou son approche, par ce qui s'intercale entre les représentations mentales et les aspirations au dépassement des états intermédiaires réalisés. En sorte que pour sérier la pénétration conscientielle à l'endocosme, nous considérerons les paliers partant de ce niveau des mentalisations avec:

- La **faculté imaginative** qui a possibilité de projeter sur le monde ce qui n'y est pas présent, ou qui n'est pas encore. Avec ce domaine des aperceptions commence le pouvoir de former les choses sans le support des substances, en puisant dans le potentialisé.
- L'**entendement**, dont le point d'appui est l'imaginaire, permet d'appréhender une nouvelle orbe conscientielle. C'est depuis ce décentrement plus intérieur que commence l'organisation d'un niveau de la psyché par lequel on prend conscience du sujet extraverti (il est occupé de la seule conscience des objets, au travers le senti).
- Avec les **raisons de la raison** particulier au raisonnement de l'Homo sapiens sapiens susceptible d'accéder au savoir et à la sagesse, nous entrevoyons déjà la perspective d'une conquête spirituelle ultérieure. Conquête depuis le sens de la beauté, comme arrangement et proportion donnés aux choses; le sens du bien faire de la relation entre soi à son altérité; et le sens du vrai, avec les jugements qu'il nous arrive de faire à trouver des raisons d'être et d'agir en proportion d'un avoir.

Mais l'Homo sapiens sapiens n'est assurément pas représentatif du terme finalitaire des potentialités du vivant. Son instance particulière de réalisation se situe sur l'axe entre des extrêmes indépassables qui fondent l'horizon du réalisable. Tentons d'augurer le devenir de l'intellection. À concevoir les manifestations d'être, d'avoir et de faire depuis des cas particuliers, on vise des généralisations à propos de la totalité des individuations. Ce ne sont qu'avec les singularités multifformes du

vécu passant par des intermédiaires métamorphiques qu'est pendante l'holicité de l'Univers se réalisant ainsi qu'un tout indépassable. Il s'agit là de considérations tout à fait distinctes à discriminer entre science et métascience, en ce que l'arrangement logique de la totalisation des aspects particuliers dans l'individué vise le généralisable, quand les singularités multiformes du vécu, pour provenir d'universaux, sont à identifier l'unicité du tout. À compléter les singularités d'être, d'avoir et de faire, le réalisme des universaux s'aperçoit en rapport à l'existence. Par exemple, la manifestation circonstancielle du chaud et du froid, du rationnel et de l'irrationnel, sont les cas particuliers de choses considérées en substance depuis des phénomènes. Ce n'est qu'en rapport avec l'essence que leur ontologie, de nature complémentaires aphénoménique, apparaît en surconscience depuis des ambothéties correspondantes {chaud \cup froid} et {rationnel \cup irrationnel}.

Les universaux concernent certainement l'interface entre l'existence aséitique (indépendante de l'altérité), et l'expérience d'être, d'avoir et de faire, de manière abaléitique (dépendante de l'altérité). Distinct du processus de subsumption conduisant au général, l'universalité peut se définir comme représentant ce qui manque de différenciation (donc hors membres d'espèces, types, catégories conduisant à généralisation), tenant à l'unité ontologique et, conséquemment, la plénitude dans l'individué, par épuisement des potentialités de réalisation depuis le moyen des transformations métamorphiques performatives.

Pour résumer ce propos, la métaphysique se fonde de cela sur l'existence nécessairement unicitaire en soi, en tant que son essence est une, inséparée, quand la physique s'édifie sur la possibilité relationnelle d'être, d'avoir et de faire entre toutes individuations. Il est possible d'apercevoir là le phylum caractéristique de la psyché humaine. Phylum non pas somatique, mais bien psychique, au sens de C.G. JUNG en précisant la fonction anthropomorphe dans l'inconscient collectif. Tant est que si les penseurs sont associés depuis leurs interrelations dans l'espace, ils dépendent successivement les uns des autres entre générations. De telle sorte que l'état du travail réalisé au cours d'une génération quelconque devient le point de départ pour l'animation de la génération qui suit, à être poursuivie dans les espèces des groupes culturels. J'entends par là le maillage des mentalités corrélées entre elles depuis un travail de maturité commun, autant depuis des relations spirituelles en **serie** dans le temps, qu'en **parallèle** dans l'espace de leurs rapports physiques; cependant que comme maillon dans la génération individualisatrice, chaque individu reproduit pour lui-même le séquençement d'une maturation se réalisant dans l'espèce, assortissant son expérience objective du monde à son expérimentation introspective complémentaires suggestionnable. Car le savoir véhiculé fabrique de la communauté intellectuelle, qui ne saurait se substituer à la connaissance du monde par expérience individuellement cognoscible. C'est-à-dire

que le système des signes propre au savoir reste un équivalent d'échange de la chose signifiante. Comme 'monnaie d'échange'³ spécifique du domaine des significations, son moyen peut en effet ne pas être indispensable aux significations de l'expérience individuelle, puisqu'il est des choses que l'on 'connaît' sans qu'il nous soit possible de les communiquer, ne disposant pas des moyens langagiers appropriés.

La connaissance arrivant par expérience individuelle, pour concerner un inévitable reliquat sans signification, apparaît alors, durant l'instance individuellement personnalisatrice, indépendante des interprétations conceptuelles, ainsi que des incommunicables. Pour qu'une expérience soit communicable, il faut encore qu'elle passe par l'instance de sémantisation susceptible de la rendre communicable. Par conséquent, nous avons la suite: acquisition de connaissances individuelles → procédure de sémantisation → savoir communicable.

Différence entre savoir et connaître

C'est dans ce contexte que la pénétration de l'endocosme passe par soi, certes, mais n'a rien à voir avec l'autoconnaissance. On ne peut se connaître qu'indirectement, c'est-à-dire à passer par l'autre, semblable, depuis un parcours transitif, ou une relation réflexive. Évoquer l'impossibilité logique de l'autoconnaissance, se rapporte à l'analogie faisant que l'épée ne peut se couper, ni l'œil se voir. Si l'épée possédait quelque conscience, elle ne pourrait savoir qu'elle coupe que par cela qu'elle coupe, tout comme l'œil ne pourrait savoir voir que par le vu, et non pas se voir. Cette disposition ne serait pas nécessaire d'être évoquée ici si l'aphorisme «connais-toi toi-même», et qui avait par suite de l'étymologie des termes encore sens de pénétrer en soi, ne s'était trouvé corrompu par l'usage. Si le savoir progresse du travail de la pensée appliquée aux perceptions de l'univers extérieur, c'est par introception qu'on peut avoir la clairvoyance d'une existence endocosmique, précisément de ce qu'on ne peut s'auto-connaître, dans le sens où l'œil ne peut se voir, ou l'épée se trancher.

Surdéterminant le formulé depuis le simple concept des choses, la pensée théorétisant porte sur l'examen de ce qui se trouve par son moyen réfléchi sur le miroir mental depuis des introceptions. Si le sujet du théoricien a pour objet les événements dans l'exocosme, celui du théoréticien vise depuis l'antiquité les

3. En tant qu'exacte contrepartie du système monétaire instauré pour la distribution des biens, les signes sont en effet ni plus ni moins que la monnaie d'échange dans les interrelations spécifique des significations entre mentalités.

incidences mésocosmiques de l'aperçu à l'endocosme **au prorata des sphères de la participation personnelle**. Prenant comme matériaux donnés à synthèse, le produit mental issu des activités 'extensives' à l'exocosme dans la dynamique des mentalités occupées de la réalité extrareceptive se prêtant à l'analyse, son niveau de compréhension est alors dit 'intensif'. Rappelons qu'on passe au **niveau intensif de compréhension** en prenant pour objet cela qui est cause des événements de la réflexion 'à propos' de l'exocosme, à établir la surconscience venant de prendre pour objet le sujet prenant conscience du monde extérieur. Et nous allons voir que cela devient explicite à partir des significations multi-ordinales.

La pensée susceptible de dépasser le niveau d'appréhension de réalité subanthropomorphique relève de la formation du penser à l'interface 'penseur-pensant / penseur-pensé'. L'unique différence entre les démarches scientifique et métascientifique est conséquemment qu'on doit, pour parvenir à cette dernière, passer (transiter), **de la conscience d'un état de chose, à la conscience qui a conscience d'un état de chose**, c'est-à-dire, avec HUSSERL (*Ideen I*, #6): «... La conscience de juger par laquelle on prend conscience d'un état de chose comme étant la particularisation d'une généralité eidétique». Rappelons que le terme de théorétique visait déjà dans l'Antiquité un niveau de pensée prenant la pensée comme sujet de réflexion, avec le concept de *noësis noësiôs* «sur-penser l'acte de penser».

On saisit de cette disposition que les mentalités ne créent pas leurs propres lois épistémiques de n'être pas autosuffisantes. L'instance épistémique se pose de façon qu'elle soit contractuelle entre deux aspects d'une réalité en cours de réalisation performative. Les lois susceptibles de régir le travail mental, dans une application visant un surcroît qualificatif, sont de cela soumises à la vérité de la fonction d'un certain savoir coordonnant son univers de choses, à celui de l'esprit décidant des raisons qualificatives. D'où l'axiome que cette coordination est en corrélation avec une pénétration introspective des **raisons qu'on a d'agir**, surdéterminant la logique afférente à l'action qualificative sur l'état propriatif du déterminé.

Sens multi-ordinaux et dynamique des significations

Le préalable supra se trouvant considéré, on démontre concrètement ce qui distingue le domaine théorétique de la pensée, à partir des lois de commutativité appliquées au domaine multi-ordinal des sens. L'examen des résultats de ce qu'on appréhende au niveau multi-ordinal de la perspicacité mentale induit la notion

capitale de **signe vectoriel** du signifié, à permettre d'établir les premiers éléments d'une **dynamique des significations** afférente au principe de la progression des connaissances introceptives, c'est-à-dire celles qui n'arrivent pas directement de l'expérience, mais sont induites, ou déduites par le raisonnement, donc **à propos** du penseur pensant son extériorité.

Quelques exemples suffiront pour éclairer ce sujet (voir le tableau page 19). Si 'n' est un terme nombrant propre à désigner, par exemple, dans le domaine physique, la vitesse d'un corps matériel, alors, dans les contrées de la psyché, le terme sémique 's', qui peut correspondre, par exemple, à 'apprendre', définit une progression [+s], c'est-à-dire l'expression signalant une dynamique de progression constante et positive dans le signifié consistant à apprendre. [Apprendre à apprendre] est alors semblable à [s•s], qu'on note [+s²]. Ce qui désigne bien une accélération progressive dans le domaine mentalisé du sens auquel on fait référence depuis ce signifié, de façon apparentable au principe d'accélération propre au domaine des corps matériels entre eux.

Par extension, 'désapprendre' implique une assimilation à l'expression [-s], signalant une vitesse de progression constante, mais cette fois négative, en tant que déterminant actantiel dans la même signification proposée pour l'exemple. Enfin, [apprendre à désapprendre], tout comme [désapprendre à apprendre], modes actifs notés [-s²], considèrent également un résultat sémantique négatif, consistant en la décélération dans la dynamique sémantisatrice du terme qui est ici [désapprendre]. On voit immédiatement après le résultat de la dernière modalité que:

La loi de commutativité s'applique de la même manière entre termes de la sémantique composés des sémies thétiques et antithétiques, qu'entre termes de la mathématique composés de la suite des nombres positifs et négatifs.

Examinons, pour conforter notre appréhension de cette loi, plusieurs exemples de multi-ordinalité formés de deux termes contractuels. Il est aisé de saisir qu'une intolérance de la tolérance a significativement même résultat qu'une tolérance de l'intolérance. Le résultat se réduit en effet dans les deux cas à une intolérance, considérée au second degré d'intensivité. De manière semblable, on conçoit encore aisément que les opérations sémantiques exprimant une intolérance de l'intolérance ont pour résultat un ordre de tolérance semblable à ce que représente une tolérance de la tolérance. C'est ainsi que la cause de la cause, la haine de la haine, l'amour de l'amour, le mépris du mépris, ont pour résultat un signifié positif de second niveau dans le thème considéré. Que le doublement du prédié soit négatif (antithétique) ou qu'il soit positif (thétique), le résultat sémantique apparaît toujours positif. Du fait que le résultat est identique quand on affirme la thèse, ou qu'on infirme son antithèse, on dira, par généralisation, que le rapport de deux

termes multi-ordinaux de même signe a pour résultat un terme positif. Il est négatif dans les cas contraires.

Les conditions résultantes ressortent du rapport $[(-n) \cdot (-n) = +n^2]$, de façon telle que [antithèse • antithèse], après analyse, indique un produit identique à la thèse exprimée au second degré de sémiotisation, c'est-à-dire à [thèse • thèse], encore homologue à $[+n^2]$. Les cas possibles se réduisent à :

$$[t \cdot t = t^2] \quad [\bar{t} \cdot t = \bar{t}^2] \quad [\bar{t} \cdot \bar{t} = t^2]$$

Des résultats pourront déranger certains préjugés et apparaîtront pour le moins surprenants avant un surcroît de réflexion montrant la vérité du résultat, mais sans doute pas moins que l'apparurent en leur temps des applications du même principe en logique.⁴ C'est même l'occasion de porter un éclairage particulièrement signifiant sur l'origine des événements spécifiques de l'Univers. Il est à différencier le continuum des individuations d'être et d'avoir soumis à des conditions tenant à la modalité de possibilité, avec, comme source, l'inconditionnalité d'une existence unicitaire sous-jacente. Dans la disposition discriminant le statut d'existence des états d'être et d'avoir, la cause d'un non causé n'est pas à proprement parler causative. Mais si on introduit la non-cause d'un incausé comme incausation à l'origine des suites causales des premières transformations métamorphiques du Cosmos, le résultat au second degré d'intensivité représente la possibilité de causer. Alors l'hypothèse ontologique de la génération cosmique qui antécède la présente instance performative des transformations métamorphiques n'apparaît plus paradoxale au vu du résultat multi-ordinal. Ce résultat est en effet approprié à montrer en cosmogonie la nature de l'événement aphénoménique générateur de la première cause appartenant déjà à la succession causale que l'on connaît d'expérience avec les transformations métamorphiques des enchaînements de cause à effet.

Dans cette disposition, le néant ne saurait avoir une existence propre —ce serait un comble du défaut de raisonnement— bien que sont concept soit, tout comme le zéro inventé en mathématique pour les besoins d'opérer sur des quantités, avantageux à permettre plus aisément des opérations mentales manipulant les significations de ce qui se trouve individualisé dans tout relationnel à l'altérité d'être, d'avoir et de faire. En ne donnant pas dans la logique du tiers exclu (elle ne distingue pas entre les oppositions tenant à des états, et la privation d'existence), ce n'est pas le néant qui se situe en deçà le premier événement cosmique, mais bien sa contradiction avec le continuum d'une absoluité existentielle *in extenso*. Cependant que le déni matérialiste d'une existence complémentarément unicitaire,

4. On sait maintenant que les deux déclarations 'Je mens' et 'Je dis vrai' ont toutes deux le même résultat logique entraînant la vérité du dit. En effet, mentant par énoncé, il est faux qu'on mente, d'où le critère de vérité appliqué au résultat.

infinie, et absolue, peut se suffire en science d'une génération depuis rien, à condition de ne viser que les états relatifs, finis et variants, d'être et d'avoir. Avec l'examen de la seule postériorité au premier événement réalisant l'Univers, on remonte jusqu'à l'absence originelle des états métamorphiques spécifiques de la suite ininterrompue des actualisations entre les êtres, les choses, et leurs dynamiques. Bien évidemment, c'est à ne pas faire l'amalgame entre le principe de génération et celui de transformation.

Cela dit, d'autres résultats apparaîtront moins évidents, même au lecteur attentif, alors qu'ils sont pourtant plein de promesses dans la théorie sémiotique des sémanticités. Par exemple, avec l'opération qui pose en algèbre l'élévation à la puissance nulle (asémantique) d'une quelconque strate multi-ordinale de sens. En effet, si l'on considère l'homologie mathématique déjà évoquée, sachant que l'élévation algébrique à la puissance zéro d'un nombre quelconque, positif ou négatif, est égale à un, alors le résultat d'une opération qui pose l'élévation à la puissance nulle (asémantique) d'une quelconque sémanticité thétique ou antithétique multi-ordinale de sens, fait apparaître un contenu unicitaire, même si c'est un résultat antithétique qui se trouve élevé à la puissance asémantique. Je suis personnellement tenté de croire que la formation discriminative des significations prend sa source dans le rapport des modes spécifiques entre les individuations exocosmiques, et sa complémentarité endocosmique. Cela est avancé au sens où **le proche endocosme est paraît individuellement ex-sisté dans le caractère unicitaire du tout, à n'être pas séparable de la totalité des individuations sémiotiques dans les oppositions dynamiques thétiques et antithétiques en rapport au manifesté.** Cette disposition pose l'émergence d'une signification assortissant l'absoluité, l'immanence et l'infinité en existence, à des relations aux transformations partielles dans l'expérience d'être, d'avoir et de faire de façon limitée, relative et variable. On pressant que toute association de termes signifiants susceptibles de coopérer ensemble est signifiante, bien que le sens peut ne pas être donné, pour n'être pas évident, compte tenu des limites du contenu mental par lequel on examine un rapport particulier. Pour corollaire, le rapprochement de deux termes auquel il n'est donné aucun sens dans cette condition d'insuffisance intellectuelle n'est producteur d'aucune signification. Cela est avancé tel qu'un terme signifiant rapproché d'un autre qui ne l'est pas n'ajoute rien de signifiable. Par exemple [finitude \cup x = finitude], si ' x ' reste une inconnue (sans signification). Tandis que l'union du concept d'infinitude à celui de la finité représente un rapprochement donné à entendement, même si le signifiant à y correspondre peut ne pas s'actualiser clairement.

Pour conclure à saisir ce que sont les inférences au supraconscientiel, notons que si l'on se représente, en tant qu'étendue, le champ des multiples réticulations qu'il

est possible de former entre toutes les significations distinguées, la distribution multi-ordinale se rattache au plan ainsi constitué des étendues sémiotiques comme autant de structures multidimensionnelles. C'est à l'image des espaces qui conviennent aux opérations linéaires, puis des surfaces, ensuite des volumes, et encore aux relations entre contiguités régies par des déixiques à plus de trois coordonnées.

Discriminer entre tout et totalité par la sémasynthèse

Il y a une solidarité expérientielle entre thèses et antithèses. Soit que l'un des aspects ne puisse s'actualiser sans l'autre (donneur / receveur, féminin / masculin, pile / face), soit encore que la potentialité d'une signification fait que la réalisation à terme de l'un des aspects antagonistes exige la représentation de son antinomie qu'il est virtuellement possible d'entreprendre par opposition, relativement à l'encours performateur de réalisation du monde. Ainsi sont les notions bien / mal, vérité / fausseté... Un aspect capital des possibilités attributives en science: elles se limitent aux objectivations relatives à l'actualisé, et correspondent aux seules informations phénoménologiques des faits particuliers (telle chose et untel étant déclarables comme ceci ou comme cela, en rapport à leurs faits circonstanciels). Mais si l'on conçoit que les interactions particulières de ce qui devient ou acquiert reçoivent leur raison en vue d'une réalisation dans l'inséparation des singularités intermédiaires à viser le tout (le tout posant l'unicité surdéterminant les fonctions organisatrices d'intégration de la totalité des parties séparément stratifiées), ce n'est que de la suite relationnelle dans la succession des élémentarités événementielles juxtaposées, qu'une intellection globale peut ressortir. Sa saisie par l'entendement du tout surdétermine l'expérience qu'on a du cours des événements formateurs, comme la clairvoyance qu'on acquiert d'une finalité advenant de l'épuisement des potentialités diversificatrices de réalisation, combiné aux perfectionnements les organisant.

Il est aisé d'illustrer ce rapport de la partie à la totalité, dépendante du rapport à l'unité du tout, de la façon que voici. Viendrait-il à quelqu'un de déclarer belles des notes de musique qui seraient examinées pour elles-mêmes, chacune indépendamment des autres? Non! Pas plus raisonnable serait cette attribution accordée à un ensemble de notes mélangées au hasard! Ce n'est que leur succession en opposition de contrariété que sont les manques, les lacunes (des silences), selon le rythme et l'harmonie, qui est la cause de notre appréciation esthétique. Une note prise dans la totalité des notes aura pour altérité toute autre

note, quand le tout ajoutera à la totalité des notes l'ensemble des rapports à faire ce qui devient comme un seul. Ce qui surdétermine la nature individuée par son insécabilité vis-à-vis du tout. On distingue de cela l'Univers du Cosmos, en ce que l'Univers constitue, avec les universaux, ce qui surajoute à l'ensemble des relations effectuées et potentielles, **comme un tout insécable, surdéterminant la totalité cosmique qui, restant invariable en contenu, répond seule au principe de conservation à passer par des variations métamorphiques**. Aussi est-ce de la même façon que nous avons la possibilité d'apercevoir qu'un acte considéré en soi, ne saurait être ni bon ni mauvais, grand ou petit, fort ou faible, et donc avoir telle propriété, qualité ou vertu. Ce n'est que d'une estimation d'un rapport à d'autres actes et dans une alternative à leurs aspects négatifs —leurs contraires qui constituent autant d'ombres portées— que cela nous est possible. Cette disposition nous permet d'apercevoir ce qui fait que la personne tient son invariabilité de son noyau endocosmiquement *ex-sisté*. Seule la manifestation de sa personnalité, au travers des propriétés, des qualités et les vertus de son personnage, est susceptible de varier, à mettre en jeu des facultés et des capacités de relations spécifiques qui, elles, ne sont pas existentielles, mais expérientielles. Pour aller plus au fond du propos discriminant entre tout et totalité, et pour autant que je peux le comprendre relativement à la définition de l'être en partant du concept d'état de non-être et à passer par son instance performative d'un devenir, le devenant ne peut devenir que relativement à son altérité (il ne peut que rester non-être sans elle), quand l'être de compétence est bien pour cause de soi, mais au sens d'être à tout autre.

Avec la sémasynthèse, donc, on vise l'inverse du mouvement séparateur des thèses aux antithèses, allant avec l'épuisement progressif des potentialités diversificatrices dans l'individué. C'est le cheminement qui progresse de sémasynthèses en sémasynthèses (ces assemblages qui sont signifiants à l'image de l'harmonie des compositions musicales à partir des manques ou silences entre les notes) jusqu'à toucher l'absoluité du signifiable, via le continuum subabsolu en interface. Cependant, il apparaît des plus important d'apercevoir que ce parcours sémasynthétique, poursuivi tout au long d'une expérience dans l'incomplétude associative et relationnelle des individuations d'être, d'avoir et de faire, arrive en sorte que le signifié ressortant d'une sémasynthèse se surajoute aux couples antithétiques qui s'en trouvent être comme la substantifique catalyse, en ce que le sémasynthétisé ne remplace aucunement le sémanalysé de l'examen des cas particuliers, mais y surajoute. Il s'agit de relier l'essence d'être (ce tout insécable), à la totalité des substantialisations d'avoir qui président à l'organisation stratifiée des réalités cosmiques, fondée sur des progressions chaînées selon des occasions, c'est-à-dire telles que la suivante ne peut se produire qu'à la suite de réalités réalisées à en permettre l'émergence.

Dans le mode spécifique du travail mental de polarisation des sémanticités, chaque attribution apparaît posséder un côté face et un côté pile; la face positive d'une signification ne pouvant apparaître à la conscience que par contraste antinomique. C'est dans ce contexte que le travail sémasynthétique peut s'examiner à l'éclairage du principe leibnizianiste de continuité montrant que toutes les choses opposées entre elles peuvent être reliées par des intermédiaires appropriés. Par exemple, si l'on suppose que le signifié 'repos' est sémantiquement identique au mouvement infiniment lent, alors ce qui est opposable à la notion de repos n'est pas le mouvement dans l'action, mais la notion d'une vitesse infiniment grande, quand la variabilité en interface, comme mixte des extrêmes, montre tout mouvement de vitesse finie (ni nulle et ni infinie). L'égalité mesurée entre deux grandeurs s'assimile à une inégalité infiniment petite. Pour corollaire, une inidentité entre deux sens considérés identiques entre eux advient —pour raison du défaut de discrimination jamais nul, même à être réduit—, en raison de ce que le principe d'identité entre deux attributions contradictoires reste d'espèce relative, en aucun cas absolue.

Cette situation fait apparaître la conséquence que voici: un caractère attribué à une chose quelconque l'est relativement à son altérité constituée de toutes choses actuelles et potentialisées, autres que la chose considérée. En sorte que les attributions à la chose considérée représentent un élément individué de la continuation d'être, d'avoir et de faire, instaurée entre ce qui est sans existat (déixique nulle, afunctionnel, assignifiant), et ce qui existe infiniment, absolument, et omnifonctionnellement. Cette disposition repose sur le lemme assurant que chaque individuation, limitée dans son caractère propre depuis une deixis bornée en temps et lieux, n'admet qu'une complémentaire contenant une indéfinité d'individuations différentes dans la classe des pluralités limitées, variables et relatives. Cette indéfinité d'individuations complémentaires possibles est alors assurée de la continuité de son incomplétude propre, posée entre une nécessaire unicité existentielle *in extenso*, absolue et infinie, et son opposition inconditionnellement privative.

Une propriété physique nous apparaît négative par rapport à son codomaine dans la mesure où l'on parvient à définir une opposition dans la relation manifestée entre deux objets —le référentiel relatif pouvant être arbitrairement l'un ou l'autre aspect antagoniste des événements aux objets considérés. Très exactement, et de la même manière, une qualité nous apparaît concevable étant antithétique, seulement si la signification qui est propre à la représenter est contraire à celle qu'on tient avec la thèse. Dans les deux cas, c'est-à-dire au plan physique comme au plan psychique, on remarque que **la rencontre des opposés dans le perçu, et**

la rencontre des contraires dans le conçu, a pour effet d'annuler les divergences.

C'est en cela que la loi d'opposition phénoménologique de notre environnement physique apparaît encore cohérente étant appliquée aux deux autres domaines contractuels de la réalisation de la réalité, que représentent les manifestations depuis des qualifications psychiques et des valeurs spirituelles. Pour que quelque chose se réalise dans tel plan macroscopique du domaine des réalités physiques, il faut que des propriétés élémentaires, qui sont individuées dans des éléments substratifs au microcosme en état de contrariété à leur origine métamorphique, évoluent vers un mouvement d'ensemble, c'est-à-dire dans un même sens au macrocosme. Pour que quelque chose se réalise au plan psychique, il faut que des éléments spécifiques de la qualification trouvent à se coordonner entre eux, jusqu'à constituer une entité signifiante dans les mentalités. Il est évident que dans la disposition contraire, le vecteur qualificatif d'ensemble ne peut que rester nul. Et donc nul aussi dans ses effets le résultat qualitatif. De même encore, pour que quelque chose se réalise au plan spirituel, la condition se trouve dans la coordination des divers éléments individualisés du vouloir, en un rapport qui est à surdéterminer l'ensemble des parties du voulu. Cela peut être, bien sûr, lorsque des vouloirs trouvent à s'exprimer dans l'union des mouvements personnalisés en un système de valeurs commun, et non pas, assurément, **depuis l'uniformisation des volontés, même si l'uniformité, échappant aux différences, met à l'abri des différends.**

Pour qu'une nouvelle signification advienne, donc, il faut que ce qu'on distingue dans la thèse se démarque des aspects antithétiques depuis des antécédents significativement isosémantiques. On comprendra mieux cette disposition en référence à l'examen de la démarche opposée qu'on a l'habitude d'effectuer sur les nombres. Pour qu'une quantité nulle apparaisse, il faut additionner entre eux deux mêmes nombres de signes opposés. Par exemple: -6 et $+6$, ou $-2,25$ et $+2,25$, etc. De là vient le formalisme de KANT: *«Dans tous les changements naturels du monde, la somme de ce qui est positif, dans la mesure où elle est évaluée par l'addition des propositions qui s'accordent, et par la soustraction de celles qui sont réellement opposées entre elles, n'est ni augmentée, ni diminuée.»* Les mouvements de la pensée n'apparaissant pas échapper à cette règle, on peut écrire entre la thèse 'A' et son antithétique 'non-A' la relation: $A \setminus \text{non-A} = \text{rien}$ (rien de psychiquement manifestable, bien qu'il n'y ait aucune variation en existence du contenu sémiotique). Pour les deux cas, c'est-à-dire au plan physique comme au plan psychique, on remarque que **la rencontre des opposés dans le perçu et la rencontre des opposés dans le conçu, ont pour effet d'annuler les divergences, et du même coup aussi le phénoménologiquement manifesté.** On a donc aussi

avec les sémanticités ce qui tient lieu de classe neutre dans le relationnel qui, tout comme pour la classe nulle en mathématique, est de nature à ne rendre compte d'aucun sens depuis l'expression:

$$[{\{+1, -1\}}, {\{+2, -2\}}, \dots {\{+n, -n\}}]$$

Incidence sur une cosmogonie rationnellement construite

L'origine des réalités cosmiques coïncide à l'ensemble des mouvements élémentaires se contrariant les uns les autres totalement, donc avec le moment résultant du mouvement d'ensemble vectoriellement nul, en lequel rien n'apparaît de positif et rien de négatif, macroscopiquement parlant. En référence à chaque état métamorphique de l'instance performative, certaines choses se manifestent, d'autres pas, **non pas que le substrat n'existe plus, mais qu'il n'est pas actualisé**, et tel que le formé ajoute, ou retire, à l'état de réalisation métamorphique précédemment matérialisé. De deux tensions d'égale grandeur et opposées entre elles, il résulte une grandeur nulle coïncidant à l'absence de manifestation. **Cette condition étant différente de la mesure d'un effet nul par absence de tout rapport tensoriel, on en déduit que le pouvoir d'exister n'est aucunement conditionné aux possibilités de se manifester.**

L'importante portée du propos est pourtant restée sans développement dans le domaine des diverses disciplines scientifiques: les choses actualisées (manifestées) en raison de résultantes tensoriellement non-nulles à leur environnement, doivent être préalablement fondées en existence. **Car l'opposition à la chose positive, qui est dite négative, ne représente pas quelque chose de différent en nature: ce ne sont que les vecteurs du relationnel manifesté qui sont réputés varier dans le rapport, pas la chose en soi.**

Conséquemment, l'existence en soi du Cosmos ne peut correspondre à aucune variation manifestative d'état: le contenu en existence restant strictement identique, que la dynamique des parties individuées soit totalement chaotique (entropie infinie), ou qu'elle soit tensoriellement de même sens, agissant de concert, donc à entropie nulle supposée achever l'instance performative statuant l'état indépassable du localement réalisé à l'Univers. Il faut se rendre à l'évidence interprétative qu'un milieu chaotique, qu'on caractérise comme étant à entropie infinie, possède le même contenu existentiel qu'un quelconque état de transformation métamorphique lui succédant, cependant que, alors même que son statut est énergétiquement

maximum, son état d'**être** et d'**avoir** est nul, son **faire** restant inopérant. Cette disposition porte apparemment un éclairage irremplaçable sur le concept de la plénitude existentielle, de nature immanquablement infinie et absolue, de laquelle adviennent les vacuités d'être, d'avoir et de faire, spécifiques de l'origine des variations finies et relatives d'individuation, propres au continuum cosmique.

Il apparaît de la plus grande importance de saisir clairement que l'instance de transformation performative progressive s'établissant en temps et en espace entre une origine de non être, non avoir et non faire, et l'achèvement localement finalisé par épuisement des potentialités de perfectionnement, reste spécifique de l'Univers. Pour contrepartie, sa génération préalablement *ex-sistée* depuis l'Absolu (sa causation, par ailleurs intemporalisable), est simultanée d'une réalité réalisée dans l'ubiquité de l'éternité. Il y a conséquemment hystérésis entre la réalisation indéfiniment temporalisée de l'Univers, et son existence ubiquitairement éternelle dans l'Absolu.

À tout état de l'instance cosmique de réalisation, l'expérience de la réalité réalisée communique aux sens, précisément, une répartition spatiotemporelle **non neutre** de son contenu individué en de multiples strates. Cela, autant dans le domaine des forces physiques (desquelles on a la perception des propriétés matérielles), que dans le domaine des efforts psychiques (desquels on tire la conception permettant des qualifications mentales), ou celui des luttes spirituelles (desquelles nous avons l'aperception des vertus par l'esprit de la valeur de nos actes). Ce qui permet de poser que:

1. avec l'état de chaotité à l'origine de l'instance transformative du monde, nous avons à considérer une résultante manifestative nulle depuis une énergie supposée infinie (aucun événement hétérogénéisateur, avec conséquemment aucun des caractères différentiels, et pas d'attribution possible);
2. en tout instant ultérieur situé entre le premier et le dernier événement performatif, le tissu lacunaire du réalisé se forme du non équilibre entre effets positifs et effets négatifs, tel que de l'ensemble se contrariant plus ou moins, résulte ce qui constitue les manifestations entre forces matérielles, efforts mentaux et luttes d'esprit à l'encontre des inerties du déjà formé;
3. alors qu'en une instance postérieure compétente, les dualités intermédiaires cessant par épuisement des potentialités de réalisation de l'individué au tout, la réalité réalisée, pour n'être plus lacunaire, passe d'une continuité événementielle dynamique, à une continuité cinématique, étant donné qu'on y conçoit, par différence à l'instance des performances, aucune opposition entre forces, efforts, ou luttes, et donc aussi plus aucune énergie, que celle-ci soit potentielle, ou qu'elle soit inertielle.

Le virtuel et le potentiel

Ce qui existe ne dépendant pas des manifestations d'être, d'avoir et de faire, l'existence est tenue pour immanente, quand varient les actualisations d'être, d'avoir et de faire, entre rien et une plénitude indépassable. À rendre compte du prédicat de possibilité, le potentialisé se pose alors en sorte que l'aspect actualisable trouve une réalité si les aspects contraires, qui ne sont que virtuels, ont complémentaiement des deixis nulles de réalisation. En fait, cette évidente différence du virtuel par rapport au potentialisé relève de la notion de contradictoire, à savoir que ce qui 'est quelque chose' (dans le sens de ce que l'on considère comme être quelque chose articule un devenir) comporte un antécédent qu'on ne peut assimiler à la notion de privation d'existence, quand l'être surajoute à l'existence sa réalité réalisée. Par définition, donc, le virtuel est quelque chose qui, étant toutefois contingent en existence, n'est pas réalisable, contractuellement aux conditions d'actualisation du potentialisé. La seule condition pour que de tels investissements adviennent est cependant que si l'un des aspects se manifeste en un certain lieu et pour un certain moment, en contrepartie, l'autre ne le peut **relativement à la même deixis**. En sorte que, lorsqu'il y a investissement d'un aspect dans le réalisé, la contrepartie qui est simultanément irréalisée se situe en un état virtuel au côté du potentialisé.

Ceci est dit conformément aux connectifs vérifonctionnels des modalités aléthiques (le nécessaire, le contingent, le possible et l'impossible). En articulant, selon des circonstances, tout à la fois ce qui est, à cela qui peut être pour n'être pas encore, le contrat de possibilité de ce qui devient et qui pourrait ne pas advenir, comme de ce qui ne devient pas et qui aurait pu advenir, reste assujetti à ce qui existe nécessairement.

Considérons pour éclairer cette disposition ce que voici: la logique des prédications fait que si quelque chose a possibilité d'être manifesté, quelque chose d'autre, comme conséquence de ce que la première l'est, ne le peut, relativement à l'occupation de la même deixis relationnelle. Nécessairement, un aspect d'être, d'avoir ou de faire étant manifesté, l'aspect contradictoire de celui qui se trouve manifesté n'est pas simultanément manifestable. En sorte que lorsqu'on déclare que quelque chose se manifeste, on doit avoir dans l'idée que quelque chose d'autre, qui lui est simultanément opposable, en ne se manifestant pas dans la circonstance, fait que cela qui en représente la contradiction advient. Cependant que cette disposition ne paraît concerner que l'instance performative de réalisation cosmique. La connaissance du rôle d'incomplétude joué dans le processus

transformatif réglant la texture métamorphique finie, variative et relative de l'Univers, fonde le concept de ce qu'une chose ne puisse y être prédiquée depuis l'attribution des deux sens opposés. Par exemple, quelque chose n'y peut être déclaré à la fois immobile et en mouvement.

En sortes que l'on conçoit que c'est dans le domaine de l'impermanence que des oppositions se manifestent en des endroits divers et des moments différents de la continuité individuée, et tel que l'on puisse toujours en considérer la contradictoire. Par exemple, si le domaine considéré d'individuation concerne des réalités matérielles, le contenu de ce domaine n'a de réalité particulière qu'en tant qu'il est privé de ce qui trouve sa possibilité d'être, d'avoir et de faire, d'une façon existentiellement contradictoire au domaine du matériel. Cela est à dire qu'avec l'immatériel nous considérons des états d'être, d'avoir et de faire qui s'opposent au matériellement réalisable, d'une façon distincte de la déclaration privative rendue avec l'amatérialité. On peut maintenant définir l'univers des significations comme la suite indéfiniment poursuivable des relations signifiantes entre deux extrêmes invariables:

$$\emptyset \mid S_1, S_2, \dots S_n \mid S_u \mid \text{Absolu}$$

Dans cette expression, l'univers des significations 'S_u' joue un rôle semblable à celui du domaine transfini de l'expansion indéfinie des nombres en mathématique. Cela de façon telle que la notion d'infinité, de laquelle est issu le principe de quantité bornée, reste coordonnable à la notion d'absolu, de laquelle ressort le principe de relativité sémique indéfiniment complexifiable. Ces conditions étant proposées à la perspicacité du lecteur à seule fin d'aborder le caractère thématique dans un contexte métascientifique, examinons des cas concrets d'ensemblement dans le domaine des significations.

Si l'on convient des insuffisances à rendre pleinement compte de la nature humaine depuis la seule expérience physique, alors nous sommes prêts de renoncer au réductionnisme matérialiste, ou, comme conséquence, déjà à nous ouvrir sur la possibilité qu'il existe dans l'Univers d'autres modes d'être et d'avoir, sans nécessairement tomber tête baissée dans la mythologie. Plus particulièrement, nous nous donnons la possibilité d'investir une nature composite, en cours de formation, participant autant du spirituel que du matériel. Depuis cette disposition, il apparaît important de considérer que si le penseur ne peut pas plus être confondu avec la pensée que le sculpteur ne peut l'être avec la chose sculptée, alors, dans le sens où l'objet qui se prête à être sculpté est manifestement aussi distinct de la chose sculptée, ce penseur ne peut pas plus être confondu avec ce par quoi il pense, que cela qui se prête à être par lui pensé.

La phénoménologie —qu'elle vise l'activité des corps matériels, celle des mentalités, ou encore celle des esprits— est avant tout fondée sur le principe de relation. **En partant de cette proposition, nous faisons que ce n'est pas le phénomène qui rend compte de l'existence, mais l'existence qui soit à fonder l'instance phénoménique.** Sous-jacent au manifesté, l'*ex-sisté* se dissimulant continûment en expansion cosmique au fur et à mesure des occasions réalisatrices d'être et d'avoir, c'est cette dissimilation en existence que l'on conçoit comme la cause des multiplicités individuées de faire devenir et de faire acquérir au travers des substrats métamorphiques. Depuis cet angle de vue, nous apercevons que la source d'une étendue dans le temps de l'esprit présent à soi est endocosmiquement prolongée par des réalités spirituelles, quand, à l'opposé, notre corporéisation qui est source d'étendue dans l'espace est exocosmiquement prolongée des réalisations matérielles. En sorte que chaque actualisation spatiotemporelle, conjoignant un soi à l'en-soi, est manifestement intersective, en posant la rencontre de ce qui existe unicitairement, à cela qui se manifeste en tant que nature diversement composable.

Agents du vouloir, du savoir et du pouvoir agir

La réalité d'une quelconque production ne pouvant advenir sans au moins un agent spécifique, ne pas abstraire le domaine de l'épistémologie, du produit épistémique propre à la manifestation des agents d'un [vouloir•savoir•pouvoir], semble la seule façon de définir sa raison d'être, au fait de concilier le particulier par rapport au général, et la singularité par rapport à l'universel.

On sait que AVICENNE évoqua des discriminants susceptibles de caractériser les strates métamorphiques de la réalité, notamment pour distinguer ce qui **fait être** l'être, par rapport à ce que l'être **fait avoir** à la chose.⁵ La quiddité —et par là même ce qui limite l'état d'acquisition diversificatrice de l'individu— entend que toute séparation se détermine dans les limites de cela qui se prête à relation depuis ce qui diffère d'elle, et qui pose son moyen de détermination. Mais tout état métamorphique d'objet sustentant la chose individuée se dégrade dans une dynamique environnementale non neutre, de telle manière que s'il vient autre chose depuis des conditions de variation, l'état antérieur s'en trouve changé du nouveau rapport qui advient par accident vis-à-vis de la maintenance actuarielle des choses.

5. Ceci posé en tant que l'être dans le vivant surajoute à la structure matérielle des corps (le biologique, comme mixte, ayant pouvoir de relier essences et substances dans le somatique).

Pour prédicat, le chosifié change depuis des réactions propriatives arrivant à l'encontre de sa maintenance en l'état, via le substrat de son objet. C'est cela seul que l'on considère en science de la nature, c'est-à-dire tel que, depuis la lorgnette du physicaliste, on regarde la transformation métamorphique sur base substrative. Le mixte biologique associant des moyens propriatifs, à des effets qualificatifs, changement s'instaure conséquemment entre le partitionné de nature physique et le partitionné de nature psychique, tel que la corruption y représente l'aspect pile du côté face, auto-formateur de la dynamique psychosomatique. En d'autres termes, la quiddité du vivant résulte de la rencontre entre **agents propriatifs** et **agents qualificatifs**, l'organisation psychosomatique étant réputée pour sa capacité à pouvoir modifier la suite réactive des états propriatifs, depuis des actions dont les effets sont qualificatifs (agissant de cause à effet, oui, mais avec effet attendu). C'est à concevoir l'étape physicopsychospirituelle commençant à se réaliser depuis le potentialisé dans l'humain, de relier fonctionnellement le travail mental à celui de l'esprit qui l'habite en tant qu'agent spirituel, de la même façon que le JE situé au niveau animique de la psyché habite un corps, par les propriétés duquel il accède à l'exocosme.

La chose apparaît réalisée dans l'objet depuis des actions qualifiantes, tel que c'est le plan de l'objet qui s'en trouve changé, c'est-à-dire que se trouvent introduites dans la chaîne des interactions réactives des séquences d'actions propres à poser de nouvelles conditions de variation orientée, cependant que l'objet, une fois rendu à lui-même, ne subsiste pas tel que, puisqu'il se retrouve soumis à la reprise des réactions propriatives environnementales, si le milieu est représentatif d'une certaine entropie. Il y a conséquemment interaction entre le sujet déterminant et l'objet déterminé, mais sans qu'on puisse pouvoir prétendre, de cela, que l'agent qualificatif, lui-même, varie de ce rapport autrement que comme acquisition d'expérience. La même disposition peut être conçue entre le sujet d'une qualification et l'agent spirituel qui l'habite afin de progressivement induire le vecteur de son action pour que puisse advenir le moment où ils pourront fonctionnellement participer ensemble de l'épuisement du potentialisé dans la réalisation cosmique.

Dès lors que l'on considère ce par quoi la chose est agie et cela sur quoi le vivant agit, l'activité mentale se pose en tant que processus médiateur avec la perception du plan des réalités constituant les choses dans les objets, tout autant que médiatisé depuis les aperceptions du plan de réalité des acteurs spirituels. Relativement au contexte anthropomorphique, ce double rapport peut prendre la forme relationnelle des trois composantes que sont:

- Le **vouloir agir**, organisation psychospirituelle, traditionnellement identifiée avec l'anima par l'âme (on dit, se déterminer d'âme et en conscienc). Elle est motive comme organe remplissant le rôle vectorialisateur de l'activité

qualificative, et donc le primo déterminateur de la détermination modale de ce qu'il est possible de réaliser selon des occasions. Cette intellection introceptive antécède conséquemment le choix des moyens de réalisation, en répondant sur le site de l'activité supramentale, au questionnement POURQUOI, depuis la formation du système des attributions valorielles s'établissant avec le relationnel endocosmique à QUI.⁶

▪ Le **savoir agir** dépend de la fonction de la psyché portant sur le choix modal de détermination —le savoir agir est mentalement réflexif chez l'individu et transitif depuis le communiqué entre individus. Ce choix répond au questionnement COMMENT depuis des attributions qualificatives s'instaurant dans un relationnel mésocosmique entre les agents qui sont les sujets investissant les réponses précédemment données au questionnement POURQUOI.

▪ Le **pouvoir agir** est propre à la fonction psychosomatique. Ce rapport aux états du préalablement déterminé, en répondant au questionnement QUOI depuis des attributions propriatives, s'instaure dans un relationnel de subordination à COMMENT.

Assemblage qui respecte la suite hiérarchique: déterminants → modalités déterminatives → déterminés, dans les fonctions aux transformations de la réalité, et sans laquelle suite la nature du vivant, en général, et la nature humaine, en particulier, ne saurait pouvoir fonctionner, ni être décrite avec cohérence.

De l'évidence de ce que l'événement humain reste une partition stricte des événements de l'avènement de l'Univers, le rapport qu'on vient d'établir est postulé comme fondement métascientifique d'une quête du rôle de la réalité anthropomorphique dans le Cosmos.

En raison des considérations examinées plus haut à l'exemple des effets limitatifs quand on fait référence aux puissances d'action oppositives sur le lieu des propriétés matérielles, on conçoit que les états paradoxaux advenant des événements mentaux ne sont en eux-mêmes ni vrais, ni faux, et les états conflictuels advenant des événements à l'esprit ne sont ni bons, ni mauvais, hors du jugement rapporté à des circonstances. Ce qui peut être déclaré vrai ou faux, bon ou mauvais, ce sont les vecteurs des efforts qualificatifs et des luttes de valeurs qui résultent des mouvements effectués dans la dynamique de ces domaines. On sait qu'aucune

6. Le 'QUI' de l'intropection est transcendant et passe par la foi, à l'exemple de la confiance qui s'instaure entre des personnes. Sans la foi, l'existence divine reste un concept, comme sans confiance, l'autre reste objet de relation (Dieu, les dieux, comme les autres que soi, sont conséquemment sans partage d'un en soi). Tant il est vrai que la foi personnelle en une existence endocosmique ne s'assortit d'aucune allégeance, ou vassalité, dans le sens où la confiance se pose en tant qu'aucun rapport de personne à personne n'est subordonnable.

structure métamorphique ne peut manquer de différence à toute autre sous peine de n'être pas discriminable. Ce principe, qui exige la singularité d'être, d'avoir, ainsi que de faire, apparaît le fondement du principe d'individuation. Rien ne pouvant être considéré dans l'absolu de ce qui devient et acquiert, des relations permettent la prédication relative arrivant des appréciations identificatrices de caractères, opérées relativement entre au moins deux individuations manifestant un même caractère, ou depuis l'artifice d'étalons de mesure appropriés.

Antitypie pour les deixis de l'apparentable, intussusception comme unique existat du complémentaire

Pour cause d'être, d'avoir, et de faire relativement à leur altérité, chaque structure métamorphique est, avec ses événements particuliers, distincte de toute autre à partir d'un referendum spatiotemporel séparateur, une substrativité impartageable. C'est à partir de ce principe d'individuation spécifique du continuum des multiplicités indéfinies d'être et d'avoir, que nous avons la possibilité d'un début de compréhension sur ce qui constitue complémentirement l'unicité existentielle sous-jacente à la diversité des individuations. Considérons que le principe de singularité attributive connu avec les indiscernables de LEIBNIZ et son concept d'antitypie posant le caractère d'impénétrabilité des individuations entre elles, représente un aspect spécifique de notre continuum. Depuis une position holiste, le concept d'antitypie, qu'on applique aux individuations, a nécessairement pour complément celui de l'intussusception disant que deux existants coexistent en un unique existat. C'est à faire en sorte que cela qui est individué différemment en nature peut avoir une deixis commune. Pour le comprendre, observons que l'identité attributive entre deux individuations fait qu'une différence déixique est à les départager; et que s'il y a partage de la même deixis (la même coordonnée spatiotemporelle), c'est qu'une inidentité en au moins l'un des aspects contractuels de la réalité les distinguent. Or l'opposé complémentaire de ce concept d'antitypie fait que par intussusception les existants coexistent en un unique existat, émancipés qu'ils sont des limites et des relativités en temps et en l'espace depuis une existence tenue de l'unicité du continuum d'éternité, d'infinitude et d'absoluité. À le dire autrement, si deux corps sont identiquement substratés en substance, ils perdent leur individualité dès lors qu'ils viennent à partager une même deixis, ne formant alors plus qu'un. Par contre, rien n'empêche qu'un mental, un esprit et un

corps aient une deïxis commune, pour cause d'individuations fondées sur des substrats différents (substrats respectivement physique, psychique, et spirituel).

À la différence des savoirs, connaître ne se peut qu'au stricte prorata des implications personnelles

Je voudrais refermer ce propos sur un trait qui ne peut manquer d'apparaître pertinent à une nouvelle communauté de chercheurs. À l'encontre des scientifiques montrant l'humain au sommet de la réalité, en raison de ce que sa nature vivante surdétermine le déterminisme physique, tout en apparaissant de nature supérieure aux autres espèces vivantes, le regard de ces nouveaux chercheurs, qui ne sont pas à isoler les manifestations substratives données à perception, de l'encours superstratif dont on peut avoir la clairvoyance depuis des aperceptions, pourra appréhender la personne humaine au sein de l'Univers de façon certainement plus vraisemblable que celle qui en situe la nature au sommet de la pyramide des progressions; concept que les doctrines néopositivistes maintiennent dès l'entrée de leurs présupposés.

Dans le contexte d'un postulat moins restreint que celui qui ressort de circonscrire la réalité à ce qu'il nous est donné d'en pouvoir expérimenter, nous pouvons croire que la complexité de l'Univers ne peut être qu'immensément plus en rapport à ce que l'on en ignorera toujours. Ces nouveaux chercheurs, tenant conséquemment la nature humaine entre des réalités substratives et des réalités superstratives, tiendront que cette situation médiane a des conséquences intellectuelles, en tout point identiques à celles de l'insecte xylophage qui est susceptible de faire seulement l'expérience sensible du bois de la charpente le nourrissant. Puisqu'il en partage la nature, il peut établir sa science du réel entre QUOI et COMMENT, **mais sans jamais en connaître la fonction d'en rester à son appréhendemement exocosmique, sans aussi ce qui constitue une interrogation venant d'un vécu intérieur complémentaire de répondre à POURQUOI et pouvant seul conduire à QUI.**

La 'charpente' de l'Univers se pose en tant que des réalités contractuelles participent de fonctions cosmiques pouvant différer de celles qui impliquent le seul environnement anthropocentrique. Ces fonctions cosmiques surdéterminent donc les préoccupations de l'humanité. L'information scientifique se suffisant de la constitution objective du monde sera de cela toujours à méconnaître une surnature. Même avec l'acquisition d'une expérience exhaustive de la forme et des dimensions de l'Univers, sa structure et les caractéristiques de son contenu, les

raisons de l'Univers échapperont aux plus minutieuses recherches scientifiques. Tant il est vrai qu'aucune expérience de la moindre fonction superstrative de ce même contenu n'apparaît cognoscible **hors nos implications participatives**. Ce ne peut être vraisemblablement que depuis une implication de soi à plus que soi, que l'on peut espérer avoir la clairvoyance d'un élargissement du champ des réalités de l'Univers.

Aussi, entre ce qui conditionne la génésie des activités déterminatrices à l'Univers et ce qui conditionne notre propre activité anthropocentrée, nous acquérons par réflexivité spirituelle des événements du monde une connaissance advenant en raison d'une motivité humaine participative. Bouddha aurait dit qu'un char est composé d'éléments tels que roues, essieux, timon, coffre; en sorte que chacune des parties reste identifiable comme appartenant au char. Mais ce qui fait être le char n'est pas dans l'identification de chaque partie qui le compose, elle est dans celle-ci à laquelle s'ajoute la raison d'une synergie des parties fondant les usages spécifiques de la composition. Le raisonnement est capital. Considérant en effet qu'un char est lui-même un élément de l'ensemblement 'Univers', il appert que chacune des parties identifiables comme éléments de l'organisation cosmique reste de même subsumable aux raisons d'advenir de l'Univers. Et c'est donc entre substrats et superstrats que la sophia reliant l'expérience extérieure à l'entendement intérieur prend sens comme sagesse de conduite de soi à dépasser les oppositions dynamiques des interactions individuelles entre forces, efforts et luttes. C'est à progressivement, depuis l'expérience du libre-arbitre en tant que personne, apercevoir les propres expressions participatives de soi nous conduisant à devenir adulte. Une disposition à devoir faire progresser la logique de nos raisonnements.

Sur la notion de tiers inclus

Toute thématique apparaît posséder un côté face indissociable d'un côté pile. L'aspect positif d'une signification relève d'un choix arbitraire, et est tel qu'il ne semble pas pouvoir apparaître à la conscience sans l'antinomie que représente sa négation en un aspect complémentaire.

Ce schéma tend, en quelque sorte, à dépasser le principe de réflexion aristotélienne du tiers exclu. Mais il importe de considérer que ce dépassement n'implique pas de modifier en quoi que ce soit la logique binaire [vrai / faux] spécifique des raisonnements qu'on applique aux objets d'un environnement exocosmiquement borné. Seulement, cette logique, faite en référence aux aspects particuliers des relations à notre altérité dans le continuum des multiplicités

variatives d'être, d'avoir et de faire, **est insuffisant étant appliqué à ce qui existe au delà l'interface mentale donnant sur l'environnement endocosmique de la même réalité.** En ce lieu-là, il n'apparaît en effet aucun paradoxe à affirmer les deux considérations opposées. Un simple exemple suffira pour éclairer ce propos. Selon le principe d'exclusion, on pose que le fait de déclarer vraie l'identification d'une droite dans l'objet implique que soit fausse l'identité à la courbe, relativement à la même référence de l'objectivation considérée. Or il se trouve intuitivement qu'en rapport au continuum d'unicité existentielle {infini-immanent-absolu}, complémentaire du continuum d'être, d'avoir et de faire {variant-fini-relatif}, c'est le principe d'inclusion qui exige que: si se trouve vraie la déclaration 'droite', alors est simultanément vraie la déclaration 'courbe', **en même temps que toutes autres considération, oppositives, antithétiques, contradictoires, puisque ces considérations sont spécifiques à des circonstances particulières.**

Il est évident que le travail mental, puisqu'il s'applique aux choses bornées et relatives de notre continuum, est essentiellement adapté à l'application d'un tiers exclu dans son appréhension du contenu de l'exocosme. Mais cette évidence n'implique pas de nier que d'autres types de relations puissent être également vrais, relativement à un référentiel endocosmique du réel. Il apparaîtra donc à certains lecteurs que le processus sémadialytique interfaçant les mentalités aux manifestations de l'exocosme, reste impuissant à pénétrer la réalité endocosmique. En ce sens qu'aux investigations surconscientielles de la préhension des réalités endocosmiques, doit être interfacée la nature d'une organisation supramentale, à laquelle est certainement approprié un outil plus spécifique, susceptible de déboucher sur un jugement qui est d'une autre catégorie véricitaire que la simple alternative [vrai / faux] appliquée dans la logique du tiers exclu.

Aux fins de conforter notre opinion, avançons un aspect qui distingue performance et compétence. La continuité des transformations métamorphiques induit à la conscience que la représentation d'un objet ne saurait être vraiment déclaré identique à lui-même qu'en référence à l'instant de l'examen qu'on en fait, c'est-à-dire que la vérité de la symétrie est seulement établie entre la représentation de la chose et la chose du moment de la représentation. Sans cette précaution, il est impossible de distinguer entre la notion d'instance performative, et le statut de compétence investissant des préalables réalisateurs; car le statut de compétence, en lequel une chose est censée être réflexivement identique à elle-même à tous moments de son extension dans le temps, implique l'état d'invariance en attributs propriatifs, qualificatifs et vertuels, quand les apparences d'être et d'avoir depuis des caractères performatifs à l'environnement répondent à des circonstances. Ce qui varie en ses parties propres et son tout subsiste, certes, et par conséquent **est relativement**, mais ne saurait à la fois répondre à ce *designum*-là en particulier et

posséder aussi la possibilité de varier, étant distingué de l'un de ses états antécédents à l'un de ceux qui succèdent. Par conséquent, sauf réflexivité à l'instant de l'examen de la chose en référence, le principe d'identité, au sens strict, est inapplicable à l'encours des performances. Et, dans le sens où la performance obéit au prédicat de variation orientée, sont déclarables inidentiques entre eux deux objets, tels que l'un succède à l'autre. Ils sont alors tout aussi distincts que deux objets appartenant chacun à des chaînes séparées d'événements.

Le relativement énoncé en rapport circonstentiel aux événements spécifiques du continuum des manifestations d'être, d'avoir et de faire, implique le découpage identificateur depuis des dichotomies intellectuelles, qualifiantes en raison d'un savoir-faire à l'exocosme. Mais si le sujet d'un JE agent de qualification porte un regard sur son environnement depuis une vie intérieure introceptive, donc par delà cet horizon restrictivement phénoménologique, il aperçoit qu'un autre relationnel que le tiers exclu dans les attributions extraceptives est prévisible. Ce relationnel autre, alors complémentaire en ce qu'il concerne un tiers inclus, nous pouvons l'aborder dans l'appareil des définitions suivantes, qui sont à distinguer trois phases, dans lesquelles seront désignés par 'T' les sujets thétiques et par 'non-T' les sujets antithétiques:

- **état antécédent:** non {T, non-T}. Ni l'un et ni l'autre, approprié à un contenu chaotique (qui, nous l'avons déjà montré, est strictement autre que néantaire), état indéfini et inconditionné, en tant que c'est de lui, comme source, qu'advient la possibilité de définir des relations conditionnelles;
- **instance identificatrice:** oui {T, non-T}. L'un ou l'autre selon les aspects des relations actualisables qui révèlent tour à tour, en fonction des circonstances particulières, un côté pile, ou un côté face, à faire l'attribution aux choses de l'encours performatif (ces apparences d'être et d'avoir que sont devenir et acquisitions);
- **instance contractuelle:** oui ou non {T • non-T}. Il s'agit ici de quelque chose de plus que la distinction de l'un séparé du rapport à l'autre effectué depuis l'opération sur les aspects particuliers de l'un à l'autre.

Durant l'instance performative, on considère la dissociation d'une bivalence entre la thèse et l'antithèse selon les aspects manifestés de l'individu à son altérité. Relativement à cette disposition, le constat d'individuation implique le principe de séparativité, et sous-entend l'incomplétude d'être, d'avoir et de faire. Pour chaque entité métamorphique, certains prédicats se trouvent exclus. Pour corollaire, le concept d'unicité existentielle complémentaire, dans l'inséparativité spécifique du continuum subabsolu finalitaire, s'accompagne du prédicat de complétude qui

représente conséquemment le statut d'inattributivité réduite à des cas particuliers: c'est l'exhaustion qui se trouve possédée.

Il n'apparaît faire aucun doute que l'application d'un prédicat au manifesté par une chose ou un être, implique la possibilité de la manifestation de son opposé, relativement à un autre moment manifesté dans la suite métamorphique de la chose ou de l'être considéré; **puisque ce qui va dans un sens peut toujours aller dans le sens opposé, pour peu qu'une impulsion, pour les choses, ou une détermination, pour les êtres, en change le cours.** C'est à ne pas omettre que la tension résultante apparaît de deux tenseurs opposés d'inégale grandeur, en sorte que les deux aspects existent intrinsèquement dans la résultante manifestée. On apparaîtra riche ou pauvre, beau ou laid, fort ou faible, seulement en des relations dont les circonstanciels constituent la nature du mesuré aux événements environnementaux, et nullement en raison de soi.

Avec l'aspect contractuel $\{T \cdot \text{non-T}\}$ du synergiquement formalisable, suite à l'instance de laquelle procèdent des différences identificatoires depuis le jeu des oppositions, est censé contenir plus de réalité que du simple rapprochement des sujets séparés par une quelconque distance les caractérisant $\{T, \text{non-T}\}$. En sorte que toute considération investissant le principe du tiers exclu dans le sens déductif (ce qui a pour propriété d'accroître le champ des significations depuis des discriminants) trouve son épanouissement étant associée à la démarche complémentaire instaurant le tiers inclus depuis une progression dans le sens inductif du raisonnement. Les déductions qui font suite au senti, et par lesquelles on conçoit que tout dans la nature paraît changer, se perfectionner, s'organiser, s'unir, induisent l'idée d'une arborescence des attributions qui, d'un point de vue holiste, est propre à représenter la nature depuis une origine explorée dans le sens analytique à l'exocosme (perceptions), que complète le sens synthétique à l'endocosme (aperceptions).

Sans quelque 'boussole' intérieure reliant nos interprétations du manifesté en milieu clos dans l'exocosme, l'ouverture sur ce qui surdétermine l'investissement actuariel est à chercher l'apex d'une finalité surdéterminant l'instance des antagonismes entre tout milieu clôt sur lui-même. Statut considérant, non plus les choses et les êtres en soi, c'est-à-dire individués relativement à leur altérité de chose et d'être, mais leurs fonction dans l'unicité du tout à ne plus avoir d'altérité exclue (elle est spécifique de la seule totalité).

Il m'apparaît très important de saisir que durant l'instance performative de l'Univers, les attributions tenant aux transformations métamorphiques sont phénoménologiques, et ne mettent conséquemment en lumière que les vecteurs de l'activité entre les choses, entre les êtres, ou entre les êtres et les choses. Elles ne

concernent pas ce qui a une existence propre, ni même la réalité acquise, mais seulement la nature des rapports performatifs y conduisant.

Depuis l'examen des déclarations de vérité et de fausseté, convenons que la logique binaire reste le moyen de lever les indéterminations dans l'expérience des apparences extraceptives en des devenirs et des acquisitions. L'alternative logique s'appuie dans ce cas sur la notion de tiers exclu. Mais nous possédons aussi la faculté naissante de surajouter à ce moyen spécifique d'une expérience extraceptive du manifesté, le jugement dont la structure est mieux appropriée à l'expérience introceptive de ce qui est susceptible de surdéterminer les états métamorphiques réalisés.

Valeurs relationnelles et raisons d'agir

Surajoutant à la sémanalyse indéfiniment poursuivable depuis une source inépuisable de l'isomorphie antécédente du sens, les contractualités procédant de la complexification dans l'arrangement des significations ouvrent sur un domaine surconscientiel d'appréhension. En sorte que c'est sur la sémasynthèse des qualitativités que s'opère l'alchimie de l'investissement des valeurs, dans le sens où, avant ce palier à permettre de nouvelles réalités, les décisions semblent motivées par des adjuvants. Nous avons déjà défini le principe de valeur comme ce qui vectorialise le séquencement des mouvements de la pensée. Disposition qui présuppose un domaine en lequel l'action investit des **valeurs de relation** qualifiantes. Nous pouvons spéculer que les opérations associant les trois sortes de déterminités (le déterminant depuis le critère de valorité, la modalité déterminatrice tenant au critère qualificationnel, et le déterminé propriatif) deviennent contractuelles du devenir personnalisé. D'une semblable association fonctionnelle tripartite sont donc susceptibles de ressortir les opérations contractuelles de déterminité, c'est-à-dire en sorte que soit combiné, synthétisé, ce qui relie une vertu actorielle, à son investissement dans une signification qualificatrice, et cette dernière à la propriativisation dans le réalisé.

Mais notre appréhension spécifique du travail mental de ségrégation ne saurait se trouver approprié qu'à la conscientisation des fractions d'être, d'avoir et de faire détachées de leur altérité, en rapport aux pluralités dans le principe d'individuation. Il faut de plus saisir son antinomie, que représente le principe complémentaire d'unicité existentielle. Étant donné notre continuum des pluralisations relatives d'être, d'avoir et de faire, en lequel certaines choses peuvent être produites, ou peuvent ne pas l'être selon les circonstances, advenir, comme ne pas advenir, être ceci et cela de partiellement particulier, nous ne

pouvons avoir l'expérience, aussi, du continuum subabsolu en lequel les choses sont censées advenir unicitairement dans leur intégralité. Il faut une faculté surmentale naissante, qui coopère à la clairvoyance de ce qui 'est' unicitaire au côté de ce qui 'est manifesté' dans la séparation. L'avènement d'une surconscience appropriée à pénétrer l'endocosme et progresser vers l'un des premiers niveaux susceptibles de stratifier la réalité en direction de l'absolu implique d'admettre, *a priori*, ce qui est susceptible de transcender la présente condition de progression à l'univers des possibles, aux fins d'entendre une surnature endocosmique.

Les trois aspects contractuels dans la formation progressive de la réalité articulent des types de variation à chacun des domaines, c'est-à-dire:

- des **réactions** propres à ce qui est déterminé de cause à effet;
- des **actions** en référence au principe des fonctions déterminatrices;
- des **proactions** en référence au principe des motivations déterminantes.

Chacun de ces aspects doit nécessairement répondre aux lois d'une dynamique spécifique qu'il importe d'appréhender en particulier. C'est maintenant devenu une évidence que pour séparer le chaud d'avec le froid dans un 'puits' d'énergie physique il faut fournir un travail contre-entropique. De manière générale, l'apparition de propriétés sans dépense équivalente d'énergie n'est pas créditée par expérience. Étendant ce concept reconnu pour les transformations métamorphiques du domaine matériel, au domaine mental, ainsi qu'à celui de l'esprit, nous dirons qu'un travail 'contre-entropique' effectué dans le domaine du savoir n'est possible à partir du dispositif *ad hoc* que représente l'intellection mentale, qu'avec des dépenses d'**énergie psychique** susceptibles de rendre compte de l'expression d'efforts qualificateurs. Dispositif semblable au rôle des forces matérielles dans les expressions du travail physique. Idem pour ce qui est d'une énergie spirituelle, différentiable en inertielle et en potentielle, depuis des luttes dans le travail des réalités de l'esprit.

C'est dans ce dispositif que l'on conçoit que pour séparer le thétique de l'antithétique depuis un milieu isosémantique, donc non signifiant, on doit fournir un travail ayant un effet contre-entropique depuis des organisations appropriées que sont les mentalités. Dans l'opinion contraire, il faudrait prouver la fausseté de cette disposition selon, par exemple, la doctrine de la réfutation des conjectures de K. POPPER. Autrement dit démontrer expérimentalement qu'un travail intellectuel peut n'être pas nécessaire au processus progressif de discriminer significativement des attributions à la réalité, en sorte qu'il soit possible de faire croître un savoir-être-fait, conjointement à un savoir-faire, sans aucun **effort** épistémique.

De même nous concevons de façon semblable que pour concrétiser des valeurs d'action, et ainsi découvrir des raisons d'agir à l'Univers dans l'expérience du libre-arbitre individuel, un travail contre-entropique dans le domaine des valeurs

est à fournir. Donc, que quelque chose se réalise en s'accompagnant d'une dépense non nulle d'énergie spécifique du domaine, et en sorte que si ce travail s'effectue depuis la personne humaine, c'est qu'en rapport à une organisation appropriée, un organe qu'on nomme 'esprit', autorise depuis des luttes intérieures, le discernement des raisons d'agir qu'on trouve sous-jacentes à la conscience des valeurs.

Rappelons que cette capacité d'entr'apercevoir *a priori* la finalité du monde depuis une surconscience du potentialisé dans les transformations métamorphiques, apparaît croître au prorata des déterminations individuelles à **participer qualitativement des fins**. Autrement dit, comme fonction, cette capacité introceptive d'intensivité conscientielle requiert un niveau d'intention covalent d'attentions à son altérité, pour que de telles extensions conscientielles participatives partant de POURQUOI à viser le rapport à QUI, décident d'un savoir-faire participatif au superstrat.

Cela est en pratique à montrer que dans le libre-arbitre actoriel de la personne, les idéaux, qui sont corrélés à l'assimilation de principes (les universaux), en fondant ce auquel on est à 'croire', rendent compte plus évidemment de potentialités en devenir, alors que le savoir-faire qualificatif, dont on use dans l'encours réalisateur selon des choix personnels tenant au vecteur du vouloir, résulte seulement du 'savoir'. Le savoir est acquis depuis l'examen des événements passés inscrits dans les états du devenu à disposition de l'expérience. Croire peut concerner ce qui est hors expérience, mais à principalement entrevoir ce qui se réalise au futur. Tant est que par défaut de croire à la tangibilité du potentialisé en rapport aux principes premiers, donc à n'être pas animé d'idéaux, on se retrouve agir, certes, encore dans la qualification d'un savoir-faire, mais en vue des seuls intérêts immédiats localement détachés du contexte universel. D'un point de vue épistémologique, l'information sur le monde qui constitue la substance du savoir, autant que l'entendement qui aménage celle des croyances, semblent également passer par le crible de la juridiction véridictive appliquée à l'examen des apparences tenant à l'encours performatif réalisant l'Univers. Ce qui fait que chacun a de cela la faculté de savoir ou d'ignorer ce qui trouve à portée opératoire, et de croire ou de ne pas croire ce qui est censé être au terme des transformations métamorphiques du monde épuisant progressivement ses potentialités de perfectionnement dans sa réalisation.

Pourquoi discriminer entre être et exister ?

Remarquons qu'on peut déclarer la non-existence dans le manifesté, tout autant que concevoir ce qui existe sans pour autant être, si l'on entend le statut d'être de

façon conditionnée au principe d'actualisation et de situation, c'est-à-dire d'une façon qui soit limitée à l'état de subsistance d'un ici et là, distincte de l'existence, dont le statut reste indépendant de limitations déixiques.

L'existence ne se prête pas à attribution. Cependant que le domaine mixte de la subsistance entre les faits d'être et de l'existence aphénoménologique justifie le mouvement sémasynthétique de la pensée à concevoir l'unicité indéfinie et subabsolue intermédiaire. Notons bien qu'à distinguer entre être et exister, l'absoluité de ce que l'on déclare exister reste implicitement infinie dans son énoncement posé sans relationnel autre que réflexif, quand ce qui est concerne la forme transitive passe par la relation bornée et relativable à son altérité d'être. La tangibilité des réalités endocosmiques est difficile à se représenter depuis des appréhendements exocosmiques, étant moins aisément concevable à partir du processus sémadialytique propre au travail mental, bien qu'on puisse en approcher l'idée à l'aide des quatre cas du carré sémiotique de la façon qui suit:

$\exists_{(x)}$ peut se traduire par *existe ceci qui est (x) inconditionnellement*. C'est le statut du caractère nécessaire de x;

$\bar{\exists}_{(x)}$ peut se traduire par *n'existe pas ceci à pouvoir être conditionnellement*. C'est le statut de l'impossibilité existentielle de x, auquel tient l'absence de potentialité d'être;

$\exists_{(x)}$ *existe ceci qui, conditionnellement, peut n'être pas*. C'est le statut de la possibilité d'être de x dont l'existence est affirmée;

$\bar{\exists}_{(x)}$ *n'existe pas ceci qui, inconditionnellement, ne peut être*. C'est le statut de non-x par contingence.

Depuis cette disposition, est encore dicible le fait que ceci de particulier est en soi 'froid et non chaud', ou 'chaud et non froid', en tant que ceci de désigné qui est froid n'est pas chaud, quand cet autre en particulier qui n'est pas chaud est froid. Aussi, lorsqu'un relationnel est énoncé, il résulte, pour conséquence, **qu'une définition relative de ceci en particulier répondra au désignatif 'chaud' relativement par comparaison à tel corps, tout en étant simultanément froid relativement à un autre corps accusant une différence contraire**. D'où il apparaît qu'on doit bien prendre en considération tous les cas de figure, c'est-à-dire non seulement les deux cas particuliers du tiers exclu, mais encore les deux cas d'un tiers inclus complémentaire, avec:

'chaud <u>et</u> non-froid'	dualité d'être, ou de n'être pas, de la déclaration extensive
'non-chaud <u>et</u> froid'	
'ni chaud <u>et</u> ni froid'	unité existentielle, ou inexistentielle
'à la fois chaud <u>et</u> froid'	de la déclaration intensive

Cela est à dire qu'hors les circonstances actualisées et actualisables, dont nos énoncements sont capables de rendre compte depuis des attributs aux relativités relationnelles, on doit entrevoir de nouveaux sens en contrepartie du continuum des performances, afin de rendre compte du domaine indéfini et subabsolu en interface à l'absoluité existentiellement infinie, qui est à représenter le continuum des compétences par épuisement des potentialités réalisatrices. Exactement dans un même sens faisant que la droite et la courbe, antagonistes dans notre continuum des choses finies par délimitation entre elles, sont strictement simultanées chez toute forme en soi dans le continuum d'infinité non relativable complémentaire.

Idée-force émergente, à l'encontre de la domination d'une pensée unique

Le but de cet abrégé restant de permettre au lecteur de se faire une idée générale sur le propos d'une métascience associant physique et métaphysique comme représentant les deux aspects opposés du même, nous avons abordé les points qui semblent essentiels à en former le concept cohérent. C'est plus particulièrement permettre au lecteur de se faire une opinion susceptible de contrarier le présent évangile académique annonçant qu'hors le protocole d'expérience à propos du manifesté, donc à ne devoir circonscrire que la phénoménologie du monde, rien n'existe et qu'il n'est conséquemment aucun savoir rationnel à espérer.

Au fil des études et des observations maintenant entreprises à l'échelle planétaire, commence d'apparaître de plus en plus clairement que les paradigmes permettant de comprendre notre environnement se découvrent, prennent forme et sont accueillis au prorata de leur efficacité à coller sur la peau d'une l'époque. Visant la capacité mentale à concevoir, il n'y a semble-t-il pas de différence de principe entre apercevoir des mondes sous l'empire de drogues hallucinogènes, une chimie glandulaire particulière à l'espèce, où la matière prise comme médium à fonder une doctrine de tangibilité en science, dès lors que les sociétés sont confortées dans leurs opinions à trouver des représentations collant aux angles de vue restrictifs qu'elles portent sur l'environnement en fonction des implications culturelles dans l'époque.

Par hypothèse, il semble illusoire de séparer, comme moyen d'appréhension intellectuel, l'imaginaire dont l'écueil sont les fantasmes, de l'expérience tangible dont le piège est d'y croire dans l'absolu, sans relativisation, autrement dit tenir

pour intouchable la seule frange de réalité examinée en fonction d'intérêts particuliers. L'erreur épistémique de la volonté d'objectivité est en effet de se fermer aux potentialités de l'instance performative du monde, en faisant la part belle à ce qui s'en trouve réalisé. Il est manifeste que si les clercs des religions se cramponnent à des dogmes à propos des aspects invisibles du monde, la sclérose guette également les protagonistes d'une science refermée sur ses retombées technologiques depuis une doctrine du savoir se suffisant d'une expérience phénoménologique, puisque nous appréhendons scientifiquement par ce moyen un savoir analytique visant l'état réalisé du Cosmos, dans l'ignorance du tout-un, et son achèvement localement finalitaire.

Après qu'il ait été de notoriété que des théories précèdent l'expérience, voici qu'un nouvel esprit commence d'élaborer des théories qui ne concernent qu'indirectement la connaissance expérimentable. Après l'avènement de l'analyse expérimentale des phénomènes, voici donc ceux qui tentent d'explorer la synthèse du domaine des significations, du sens et des raisons du donné à intelliger. Il y a des considérations qui échappent aux plongeurs en profondeur abyssale faisant des allées et venues en surface pour oxygéner avant asphyxie des mentalités objectivatrices à propos des seuls états du réalisé, comme il en est d'autres qui volent en altitude à manquer de même d'oxygène d'imaginer le possible allant avec des incidences suggestives. L'espoir métascientifique vient de concilier en raison de complémentaires synergies échappant aux deux sortes de prospections entreprises indépendamment l'une de l'autre.

La nature serait-elle seule à être intelligible? Par cohésion, en référence au principe d'inséparabilité, l'intelligence ne peut que devenir perméable à l'*ex-sist* d'une surnature existante en soi au-delà l'encours réalisateur de l'Univers. L'histoire de l'humanité se parseme de rares cas d'entendement qu'il est aussi impossible d'inclure au savoir d'époque, que le corps étranger l'est d'être greffé à contrarier le phylum du vivant. Entérinés par des penseurs qui expérimentèrent au cours des temps la faculté de faire état de connaissances à ne pouvoir être déduites de l'expérience acquise en leur époque, nous en faisons un postulat métascientifique: **il y a invention dans le processus par lequel un théoricien anticipe un savoir d'expérience à propos du déjà réalisé, et invention renouvelée dans l'appréhension spéculatif d'imaginer le potentialisé au monde.**

Au sein d'une réalité en cours de réalisation, le penseur privé de la fonction d'idéation de l'irréalisé, pour cause de manquer d'imaginaire —l'irréel non pas au sens ordinaire privatif de la logique d'exclusion, mais au sens technique qui l'oppose en rapport à la flèche du temps au réel réalisé—, apparaît aussi peu qualifié que le penseur obnubilé par les seuls aspects métaphysiques. Le rationnel,

et sa face complémentaire, l'irrationnel, coexistent de la même manière, l'aspect péjorativement déprécié se trouvant amputé chez les monomanes de l'objectivité scientifique en tant qu'*a-rationalité*, quand les religieux ritualistes qui donnent dans les suggestions partisans opposables entre obédiences, se croient honorés des dieux, pour cause de faire volontairement abstraction de tout jugement personnel, se suffisant de soumission consentie sans chercher à comprendre.

DAMASCIUS est probablement le dernier philosophe de la lignée gréco-romaine à avoir magistralement pensé la métaphysique dans le contexte abordable en son temps. Il couronne le travail de ses prédécesseurs que furent en Occident PLOTIN, PROCLUS et PLATON à pénétrer ce domaine. Cependant que l'ouverture mentale pour un penseur contemporain à sonder le domaine de la métaphysique —toujours dans l'insuffisance langagière obligeant le lecteur à lire entre les lignes—, vient du Livre d'Urantia. Un ouvrage librement à disposition sur le Web, incomparable pour qui accepte de réfléchir émancipé des enfermements traditionnels à ne pas dépasser le cadre d'une culture locale. Tant est que souscrire à un écrit sur des preuves d'autorité, c'est oublier que notre entendement reste libre en tant qu'appréhension personnel inconfondable avec l'état des savoir collectifs. En l'occurrence, précisément, les preuves d'autorité constituent autant de voiles à cacher ce qui d'âme et en conscience nous apparaît véritable à pouvoir nourrir la sagesse particulière à chacun.

Tout cela est dit non pas au sens condamnatrice, voire impératif, tant je tiens personnellement pour raisonnable que rien n'est à jeter du monde, mais pour défendre, aux regards du lecteur, l'idée qu'il peut justement exister une autre approche du connaissable que la méthodologie scientifique basée sur la logique du tiers exclu pour ce qui est de savoir, et un dogme religieux exclusif d'autres pour ce qui est de croire. Cette nouvelle approche fondée sur le tiers d'inclusion, pour ne rien laisser au dehors de ce qui se présente à nous, est inévitablement à constamment relier notre le savoir d'expérience, à cela que l'on peut spéculativement croire du potentialisé à l'Univers.